3 1761 00041

Demuenynck, A.
Au pays de Mahagi

DT
665
M34D45

AU PAYS DE MAHAGI

ET

LES PYGMÉES DU HAUT-ITURI

Digitized by the Internet Archive
in 2013

http://archive.org/details/aupaysdemahagirg00demu

ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO

AU PAYS DE MAHAGI

RÉGION DU LAC ALBERT ET DU HAUT-NIL

ET LES

PYGMÉES DU HAUT-ITURI

PAR

A. DEMUENYNCK

LIEUTENANT D'ARTILLERIE

BRUXELLES

TYPO- LITHOGRAPHIE GÉNÉRALE

59, Rue de la Montagne, 59

1908

DT
665
M34 D45

Extrait du « Bulletin de la Société Royale Belge de Géographie »

1908. — Nos 1 et 2.

LIBRARY
OCT 1 1973
UNIVERSITY OF TORONTO

42/3005

AU PAYS DE MAHAGI

RÉGION DU LAC ALBERT ET DU HAUT-NIL

(ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO)

MOEURS ET COUTUMES DES ALULUS

AVANT-PROPOS.

Mahagi, poste frontière de l'Etat Indépendant du Congo, se trouve au centre de la population Alulu. Il est relié par une route de 16 kilomètres au fort construit sur les sommets des falaises qui bordent le lac Albert (Wutan-Zigé) (1).

Le secteur de Mahagi appartient administrativement à la zone du Haut-Ituri. Au S.-W. du territoire habitent les Walendus (Valeggas) (2) et les Bahemas (Vahumas) (2). Les indigènes Walendus du chef Djulu sont encore établis et disséminés à l'ouest derrière les marais du Pendolo. Plus loin commence la sinistre forêt des pygmées, les Mambutis. Au nord la limite coïncide avec celle des tribus Madis.

J'ai été reçu avec confiance chez tous les Alulus de l'est et dans les villages établis autour du poste, dans un rayon de trois journées de marche. A plus grande distance à l'ouest, la population n'était pas encore soumise.

A. D.

(1) Le lac Albert, désigné par les populations riveraines sous le nom de « tombeau des Sauterelles », annoncé par Ptolémée dès le IIe siècle, ensuite par Pigafetta au XVIe, fut découvert par Samuel Baker le 14 mars 1864.

(2) Dénominations usitées par Casati. (*Dix années en Equatoria — Retour avec Emin Pacha* et *l'Expédition Stanley*, par E. Casati).

CHAPITRE Ier.

Renseignements géographiques et ethnographiques généraux.

La peuplade du secteur de Mahagi se nomme Alulu. Elle se divise en plusieurs groupes, dont les noms désignent aussi le territoire qu'ils occupent. Ce sont : au sud les Licotis; à

LE POSTE DE MAHAGI.

l'ouest les Achieris, les Padeas, les Oraks (Koro), les Patèkes ; au nord les Paduotis, les Poniètis, les Aluis ; au centre les Pendjis, les Payellas, les Pulumus ; au lac les Padjamus et les Bacangos.

Le nom Alulu, ainsi distinctement prononcé par tous les indigènes, a souvent été écrit Lour ou Luru. Je n'ai pu trouver la signification et l'origine du mot Alulu ni celles du nom Mahagi. Un des plus vieux chefs et le premier chez lequel s'installa le blanc (Emin-Pacha), Tukenda, m'affirma que le site actuel du poste de Mahagi ne portait pas d'appellation

autrefois, et que seul un petit village situé le long du lac, à 40 kilomètres plus au sud était ainsi dénommé : Mahagi-M'Sua. M. Flamme, l'un des premiers chefs de poste de Mahagi, désigne l'ancien petit port de M'Sua par Mahagi-Kébir, et par Mahagi-Sokair, l'emplacement de l'ancien poste, au pied du fort. A quelques centaines de pas au sud de cette dernière localité et près de la rive, l'on distingue encore les

LAC ALBERT. — BAIE DE MAHAGI.

traces d'une redoute. C'est le fort Egyptien de Tunguru.

Le terme Mahagi pourrait dériver de « Mahayu » désignant dans la langue indigène un légume propre au pays, de la famille du sorgho (*holcus saccharatus*) et très estimé des noirs. Le terme « mahalagi », d'autre part, désigne en swahili les fèves indigènes qui, avec le sorgho, constituent la principale nourriture des Alulus.

Le poste de Mahagi, à la limite orientale de l'Etat Indépendant du Congo, se trouve dans le bassin du lac Albert et sur le versant est du prolongement septentrional des Monts

Mitumbas. Cette chaîne, très justement dénommée « Montagnes Bleues » par Samuel Baker, constitue à l'ouest et le long du lac une digue formidable. Ses flancs rocheux, sortant à pic de l'eau, se dressent, en s'inclinant à peine, jusqu'à la ligne continue des sommets, qui, souvent boisés, dominent à perte de vue les plaines ondulées et marécageuses du versant ouest. A partir du pic de Loguma, quelques masses isolées, imposantes, émergeant de terrasses herbeuses, se détachent vers l'ouest. Ce sont les monts des Licotis ; ils semblent relier la chaîne des Mitumbas aux montagnes des Oraks et des Lugwarets.

Au Mont Ota commence une série de pics rocheux, à l'accès difficile, qui se dressent dans la vallée du Nil comme autant de pyramides et s'échelonnent vers le nord, parallèlement à son cours. Les pics Aminzi et Ayugi, dans le secteur de Mahagi, représentent très probablement dans ce groupe les monts de Speke (2500 mètres) et de Chippendal (2400 mètres) signalés par les explorateurs de cette région.

En s'élargissant près du massif culminant de Loguma, la chaîne forme vers le N.-E. deux paliers successifs, sensiblement horizontaux. Ce sont les vallées infiniment pittoresques de l'Akoï et de l'Ori, dont les eaux se précipitent dans le lac en chutes merveilleuses. C'est dans la vallée de l'Ori et au pied d'une chaîne secondaire que l'emplacement du poste fut choisi.

Mahagi se trouve au pied du pic Emin, haut de 1440 m. Le poste est situé à 998 mètres au-dessus du niveau de la mer. A trois journées de marche, au nord, cette chaîne de montagnes s'affaisse en s'élargissant.

Les eaux du secteur de Mahagi sont tributaires du Nil-Blanc par le Niagaki, du lac par l'Ori et l'Akoï, du Congo par la N'Zi. Ces rivières prennent leur source dans les forêts marécageuses du Pendolo et coulent ensuite, l'une vers le nord, la dernière vers le sud au pied des Mitumbas, dans une vallée tortueuse, boisée, profonde.

Les eaux des versants ouest, retenues dans les marais herbeux, cachées sous les nénuphars et les lotus, déversées lentement dans des lits de roseaux et de papyrus, les rejoi-

LE KABULO, AFFLUENT DE L'ORI.

gnent en cascades gracieuses, dans les plus agréables sites.

Entre les villages de Dubukêlo et d'Okêlo, une source d'eau chaude, dite « Amor-pi », sort d'un roc dans les hautes falaises du lac, serpente dans un lit de sable et d'algues visqueuses, et se perd dans un bois touffu près du rivage.

Le secteur s'étend au nord jusqu'à la ligne est-ouest passant par le pic Ayugi qui le sépare de l'Enclave de Lado ; à l'ouest, il se termine au bassin du Kibali (Uelé), au cours de la N'Zi. A l'est et au sud, il est limité par le Nil, le lac, la crête des montagnes Bleues à partir du mont Fungo et par un affluent de la N'Zi, l'Adida.

La plaine ondulée, les plateaux et les pentes douces sont couverts de hautes herbes, la jungle d'Afrique atteignant en la saison des pluies jusqu'à trois et quatre mètres de hauteur. Ce sont les « matétés » *(penisetum)* dont la tige, de l'épaisseur du doigt, présente la structure du bambou. Il s'y mêle toute une variété de jolies fleurs, parmi lesquelles les belles-de-jour dominent. Ailleurs, l'herbe dite « de Guinée » (*panicum maximum*) couvre de grandes étendues et constitue le fourrage ordinaire du bétail dans la région.

Des bouquets d'arbres, disposés au hasard dans les creux des vallées, près d'une source, le long des ruisseaux ou dans un coin pittoresque, rompent la monotonie des teintes claires. Ce sont les figuiers géants et les figuiers sycomores, les faux cotonniers, les baobabs, les tamariniers, les dragonniers, les platanes, le tulipier du Gabon, le flamboyant, l'arbre à pain, le parasolier et d'autres essences moins connues.

Vers Mahagi, du côté est et vers le nord, les herbes sont mêlées d'arbustes rabougris et de buissons épineux ; c'est la savane congolaise, assez analogue au bush : acacias, mimosas, stramoines et gardénias y répandent un parfum exquis et abritent des nuées de pintades, de perdrix et de tourterelles.

Plus au nord, au Ponièti et vers la limite du territoire, on traverse un pays magnifique, véritable jardin naturel, peuplé de singes et de gazelles. Pendant environ quatre heures de

marche, le sentier tortille à travers des clairières étroites comme les allées d'un parc, sur des pelouses parsemées de cactus, d'aloès et d'euphorbes candélabres. Dans les bosquets, la vigne sauvage, les liserons, les amaryllis, les sansevières, les volubis rouges et mille lianes fleuries grimpent

ASPECT DE LA BROUSSE.

vers la lumière et versent au pied des troncs l'ombre de leurs guirlandes épaisses, par dessus les orchidées, les tubéreuses bleues, les anémones et les liliacées aux couleurs éclatantes, qui surgissent du sein des fougères, des pandanus et des plantes ornementales diverses.

Les flancs raides des montagnes, formés souvent de roche nue, — roche grisâtre, schisteuse — portent dans leurs creux des touffes de bambous géants; parfois ces grami-

nees recouvrent, en véritables forêts, des surfaces très vastes. Sur les bords des cours d'eau, dans les parties basses, au fond des ravins marécageux, des galeries de forêt vierge à rotang et à lianes étalent une végétation puissante. Au Pendolo, d'immenses étendues de papyrus cachent des marais profonds, parsemés d'îlots, d'où émergent gracieusement des bouquets de palmiers élaïs.

Près de la baie de Mahagi, une épaisse forêt, séjour élu de singes colobus, renferme des palmiers borassus géants, dont les feuillages en éventails se déploient majestueusement dans le ciel bleu à plus de trente mètres de hauteur.

Entre les villages de Mongalula et de Gora, pendant trois étapes, la route vers Irumu serpente au milieu d'un site tout nouveau. De toutes parts, d'énormes blocs de granit blanc surgissent de la jungle en amas chaotiques, semblant être les ruines de constructions cyclopéennes. Vers le Pendolo et sous le ciel radieux, leurs masses argentées ornées de buissons fleuris, de quelque baobab ou d'un figuier solitaire, se dressent parmi les tons pâles du paysage, brillent aux sommets des collines, étincellent dans les profondeurs de l'horizon, et prennent toutes ensemble l'aspect de vestiges antiques d'une opulente et vaste cité.

Partout dans le secteur, le sol est jonché de pierres brunes, ternes, dures : la limonite, douloureuse aux pieds des indigènes. Elles se trouvent mêlées d'éclats de silex, de cailloux de quartz blanc arrondis ou clivés, de débris de feldspath blanc, rose ou mauve, de schistes micacés gris ou noirâtres. Le granit, le porphyre et le gneiss affleurent partout dans les montagnes Bleues, et constituent les éléments principaux de leur masse imposante.

En général, le sol du territoire de Mahagi est assez fertile; il est surtout favorable à l'élevage du gros et petit bétail.

Dans la savane abonde le petit gibier; le lapin et le

farelbush, les antilopes de toutes les espèces africaines et le buffle y pullulent. On y voit aussi les plus jolis oiseaux des tropiques.

La jungle nourrit l'éléphant et le rhinocéros; elle abrite le lion, le léopard, la panthère, le guépard, le chat-tigre, l'hyène et le chacal.

Dans les sentiers de la brousse, on rencontre le pangolin, l'iguane, le porc-épic, la mangouste, l'ichneumon, la loutre,

BAIE DE MAHAGI.

la civette, la gennette, la tortue, le boa-constrictor et des serpents de toutes les sortes.

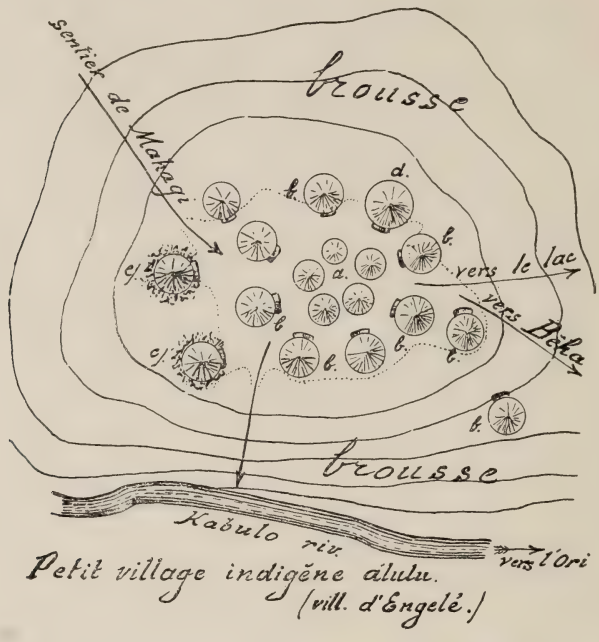
Au crépuscule, dans les endroits habités, apparaissent les les engoulevents (cosmétérius de Speke), aux ailes bizarres, au vol étrange; et les calaos, de leurs clameurs sinistres, rompent le silence des marais déserts et des ravins profonds.

Près du lac, le canard, l'oie, la grue, le héron, la cigogne, le pélican et la spatule se promènent sur le sable du rivage. On y trouve aussi l'aigrette, l'ibis et le marabout.

Enfin, la multiplicité des hippopotames et des crocodiles y rend la pêche en pirogue difficile et dangereuse.

Villages Alulus.

A. *Village Alulu type.* — Le village, ici représenté, abritait, en octobre 1905, 44 habitants; il comprenait cinq greniers à grains, onze cases et deux abris pour le petit



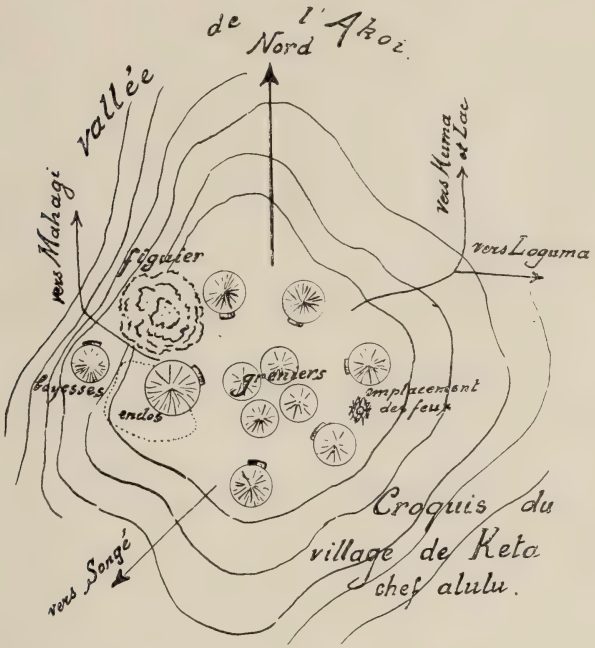
(PLAN DE L'UN DES VILLAGES DU CHEF ENGELÉ)

a. Greniers à sorgho; *b.* Huttes indigènes; *c.* Huttes pour petit bétail; *d.* Huttes du chef de l'agglomération.

bétail. La famille la plus nombreuse ne comptait que huit personnes. Lorsque l'agglomération est plus importante, on remarque plusieurs villages du type décrit ci-dessus, accolés ou séparés par de faibles intervalles de brousse. Le chef Engelé, par exemple, avait quatre villages distants

l'un de l'autre de 500 mètres au plus. Chacun d'eux obéissait à un nyampara (sous-chef). Lorsque les récoltes sont rentrées, l'on abandonne les champs de culture à la brousse. L'emplacement de ceux-ci change donc continuellement, tout en restant à peu de distance du village principal.

B. *Type de village de chef Alulu.* — Ce village se trouve



établi au sommet d'une des plus hautes montagnes de la région : c'est la demeure du chef Keta, de ses femmes et de ses serviteurs. Les huttes ont de très grandes dimensions. Le panorama s'étend à sept heures de marche, sauf au sud, où le massif de Loguma intercepte les vues. Le chef Keta est le plus important de la tribu Alulu. Les villages des autres chefs : Songé, Unziri, Mampa, etc., ressemblent à ce

village type. Ils sont construits à une grande distance des autres agglomérations.

La plupart des localités indigènes se trouvent près des cours d'eau. Ce sont les villages situés sur la route d'Irumu ou dans la sphère d'action du poste. Ils sont habités par des indigènes soumis et paisibles.

D'autres, véritables repaires, sont construits au sommet des plus hautes montagnes ; tels les villages de Loguma, de Keta, de Djopio, d'Abira, de Lombro, d'Unziri. Les inconvénients de ces emplacements sont compensés par la sécurité qu'ils offrent à ceux qui s'y mettent à l'abri des surprises de leurs ennemis. Ailleurs les villages se composent de deux ou trois agglomérations séparées par des marais ou par des obstacles difficiles à franchir (villages de Djulu et de Bôo) ; l'une d'elles parfois se trouve au bas de la montagne, la deuxième sur un palier naturel, la troisième au sommet : tel le village d'Okumu (Pendji).

Au nord, les villages du Paduôti et du Poniêti sont entourés d'une zériba constituée par des arbres à épines renversés, des ronces et des lianes solidement et étroitement enlacées. Deux ouvertures, difficiles à découvrir et très étroites, donnent seules communication avec l'extérieur.

Occupation principale de la population. — Les Alulus sont essentiellement cultivateurs, à l'exception des riverains du lac. Ces derniers, sujets de Tukenda, de Dubukêlo, d'Okêlo et de Dongo, ont pour occupation principale la pêche et... la contrebande. Ils pratiquent cependant la chasse au filet et capturent très adroitement le gibier de la brousse. Mais le sport préféré des Alulus est la chasse à l'éléphant, qu'ils attaquent à la lance. Ils s'y montrent particulièrement audacieux.

A l'époque des semailles et des récoltes, toute la famille travaille aux champs ; mais l'ouvrage le plus dur est effectué

par le chef de la famille, à moins qu'il ne soit d'un âge avancé ou qu'il n'occupe un rang particulier de la hiérarchie peu compliquée des Alulus. Dans ce cas, il a des esclaves qui le remplacent.

L'occupation principale de la femme consiste à moudre la farine de sorgho et à préparer les repas pour toute la famille. Ce travail remplit presque toute sa journée.

VALLÉE DE L'ORI. — VILLAGE ALULU.

Les Alulus sont sédentaires ; ils sont attachés au site, à la terre, aux cases qu'ils habitent. Les villages se déplacent rarement, et ce n'est alors que pour des raisons péremptoires : la famine, l'épidémie ou la guerre.

Immigration. — Pendant mon séjour à Mahagi, la population augmentait rapidement par l'installation sur le territoire de l'Etat d'une partie de la tribu Alulu qui habitait les rives du lac dépendantes de l'Afrique orientale anglaise. Les chefs Mampa et Okêlo, suivis de leurs nombreux sujets, vinrent successivement s'établir dans le secteur. Le chef Tukenda construisit non loin du poste trois grands

villages pour ses sujets venus de l'autre côté du lac. La raison de ce mouvement d'immigration était l'impossibilité dans laquelle se trouvaient ces indigènes de payer l'impôt (trois roupies par case) et la crainte du travail forcé qui allait en être la conséquence. Il ne se produisit aucune émigration.

LE CHEF MAMPA ET SES FILS.

Parenté avec les tribus voisines. — Les indigènes de race Alulu se distinguent nettement à la fois par leur nature physique, leur caractère et leurs mœurs, des peuplades voisines que j'ai pu connaître au cours de mes déplacements et reconnaissances. Ils ne semblent avoir aucune parenté avec les Bahemas, les Walendus et leurs voisins du Nord. Leur langage, très particulier, ne présente aucune analogie

avec celui des autres populations. Il n'est pas au souvenir des plus anciens, ni à leur connaissance, soit par les traditions, soit par les légendes, que leurs aïeux aient habité d'autres contrées. Les Alulus étaient redoutés de leurs voi-

UNE FAMILLE ALULU.

sins; mais les dissensions existant entre leurs diverses tribus créèrent de tout temps des obstacles à leur expansion.

État physiologique et mental. — De taille haute et plutôt longs, maigres mais bien musclés, les Alulus sont des marcheurs vigoureux, d'une endurance remarquable aux fatigues, aux privations et aux intempéries. Chargés de

lourds fardeaux qu'ils portent sur la tête, ils gravissent les pentes ardues avec une légèreté déconcertante.

Toutefois, leur caractère indépendant les rend rebelles au portage et au service militaire. Leurs mœurs sont paisibles, douces et relativement pures; tandis que les Licotis, souvent aux prises avec les Walendus, ont un caractère plus farouche et plus batailleur. Leur nature est gaie, confiante, expansive. Ils s'attachent à leur chef, même au Blanc, leur « Mokama » qui les commande, et savent quelquefois se montrer reconnaissants. Ils sont dévoués à l'occasion, toujours respectueux et sensibles à la bienveillance qu'on leur témoigne. De nombreuses circonstances m'ont prouvé leur courage et leur audace.

Je conserve du temps passé chez les Alulus un très agréable souvenir, et j'ai gardé pour eux des sentiments de sympathie dont ils sont réellement dignes.

CHAPITRE II.

Vie matérielle.

A. Soins donnés au corps et exercices corporels. — *Soins de propreté*. — Les Alulus n'aiment pas l'eau. Ils en prennent à boire lorsqu'ils n'ont ni bière d'élusine ni vin de bananes. Aux ablutions, qui ne constituent pour eux qu'une occupation très accessoire, ils en usent le moins possible. C'est pourquoi leur corps d'un noir d'ébène ne paraît pas souvent sous cette flatteuse nuance. En temps sec, ils sont gris, d'un gris terreux provenant d'un mélange mal odorant de sueur et de poussière qui recouvre leur peau malpropre. Les soins journaliers consistent à se pencher au dessus de l'eau, à y tremper la main et à la passer sur la figure. Quant au reste du corps, la nature prévoyante s'en charge,

soit en plaçant sur leur chemin une rivière à passer, soit en leur réservant, pendant la route, une ondée opportune. Nul savon ! Ils n'éprouvent d'ailleurs qu'un vague sentiment de

UNE MAMAN ALULU ET SON BÉBÉ.

considération pour le savon parfumé d'Europe. Cependant la femme Alulu, dont les occupations semblent plus favorables à la propreté, se montre plus attentive aux soins de sa personne et de ses enfants. Assise au point du jour devant sa case, on la voit lavant à l'eau chaude et très convenablement son bébé. Après quoi, déposant le poupon et se tenant

debout, elle procède à des ablutions dont l'importance est en rapport avec sa coquetterie et les dimensions de l' « agulu » (1). Tous ses membres sont ensuite lustrés à l'huile de ricin ou de sésame. Toute nue, insouciante de la présence des gens du village, la mère ou la jeune fille daignera au plus sourire sous les regards indiscrets du Blanc qui passe. A vrai dire elle n'est pas malpropre; mais elle a bien moins souci de la pureté que du brillant de son épiderme.

Coiffure. — A l'inverse de chez nous, elle a les cheveux ras et l'homme les porte longs. Il est à remarquer toutefois que les jeunes Alulus qui se trouvent le plus en contact avec nos militaires et nos gens de service, ont les cheveux coupés court, simplement et sans ornementation. Parfois, ils s'ingénient, en les taillant au rasoir, à faire apparaître des lignes géométriques et des dessins peu compliqués; mais cet usage est d'importation récente. Les autres et tous les anciens ont conservé la coiffure originale de leur race.

Les cheveux, préalablement enduits de matière huileuse, retombent en cordelettes minces de chaque côté de la figure, par dessus les oreilles et autour de la tête. Un ruban de fibres tissées fixe l'ensemble à hauteur du front. Quelquefois ce ruban est rehaussé de petites perles de diverses couleurs. Rarement l'indigène éprouve le besoin de les défaire, et bientôt l'huile imprégnée de poussière durcit et forme avec les cheveux un revêtement consistant et protecteur, tenant à la fois de la perruque et du casque.

Les instruments employés pour la coiffure sont fort simples : un os d'échassier taillé en épingle et un rasoir. Le rasoir, en fer, rappelle par sa forme une pelle à crêpes, de dimensions minuscules; il est parfois très artistement

(1) Agulu en langue Alulu, tchungu en Swahili, monungu en langue commerciale du nord, désignent le récipient en terre cuite, de forme sphérique, dont les dimensions varient suivant les usages et que l'on retrouve identique comme forme chez toutes les populations de l'Afrique centrale.

façonné, agrémenté de fil de laiton, de petites perles et d'ajours.

La femme est chargée de l'opération délicate de coiffer son

TYPE ALULU.

mari ou son fiancé. Elle s'en acquitte volontiers, et l'opération, qui se fait devant la case, excite l'intérêt de nombreux assistants. On voit alors le bon Alulu, ridicule et drôle, entouré de marmaille, subir béatement le patient travail qui consiste à démêler les touffes inextricables de sa crinière hirsute et sale.

Ongles. — Pas plus que du reste, l'Alulu ne prend soin de ses mains. Comme il n'est pas plus paresseux qu'il ne convient à un nègre, ses mains sont calleuses et ses ongles usés par le travail. Seuls, quelques vieux chefs portent les ongles longs de 3 centimètres environ, en signe distinctif de leur qualité et de leur fainéantise. Les chefs Vuru, Baro, Amberé, Nakwar-Opio les avaient ainsi crochus et malpropres.

Chez la femme, les ongles sont coupés court. Ses occupations ne lui permettraient pas d'ailleurs la fantaisie grotesque de porter des griffes. Sans être l'objet de soins très particuliers, ses mains sont propres et n'offrent pas un contact âpre et désagréable. J'ai trouvé plus d'une petite main fine et douce au toucher, petite main de coquette.

Sommeil. — Au coucher du soleil, les Alulus d'un même village se réunissent par groupes autour d'un brasier en y fumant leur longue pipe, tandis que les femmes vaquent aux derniers travaux du jour. Dès que l'obscurité est complète et à moins de circonstances particulières, chaque famille rentre dans sa hutte et s'y dispose autour du feu pour le dernier repas. Une heure plus tard, tous les habitants sont plongés dans un profond sommeil.

Dans les parties basses du secteur de Mahagi, les indigènes se lèvent tôt, mais ne se rendent aux champs que lorsque le soleil a bu l'abondante rosée. Dans les montagnes et sur les plateaux marécageux du Pendolo, où chaque matin les villages sont plongés dans une brume froide, ils ne quittent leur demeure que fort tard dans la matinée, et ne vont au travail qu'après l'heure de midi.

A la nouvelle et à la pleine lune, une grande partie de la nuit se passe à danser et à boire ; coutume que l'on retrouve chez toutes les populations de l'Afrique centrale.

Exercices corporels. — L'art chorégraphique des Alulus est rudimentaire ; ils ne pratiquent d'ailleurs aucun exercice

corporel, aucun jeu sportif autre que la pêche et la chasse. Malgré la proximité du lac, la natation est inconnue de la grande part d'entre eux.

Portage. — Les Alulus portent les fardeaux sur la tête. Lourdement chargés, ils s'en vont allègrement, s'aidant d'une canne si la route est longue et accidentée. Lorsqu'ils sont en nombre, tout le long de l'étape ils s'amusent à chanter, à pousser des cris, à tirer des notes du « pellu » (1). Quand des charges arrivaient à Mahagi, nous en étions bientôt informés par la cacophonie stridente de tous les pellus de la caravane. L'on voyait alors, du poste, la file des porteurs descendre lentement le sentier rocailleux et raide de la montagne.

B. Alimentation. — *Espèce de nourriture.* — Nonobstant la fertilité très suffisante du sol, et quoique l'on y cultive avec succès tous les légumes d'Afrique, les indigènes du territoire de Mahagi se nourrissent essentiellement de sorgho, de fèves, de maïs, de petits pois indigènes et de cucurbitacées dont le potiron, la courge et la citrouille. On trouve cependant chez eux les patates douces, l'élusine, le millet, le sésame et un légume dit « lengalenga » que l'on rencontre fréquemment dans le nord du Congo, et dont les feuilles se mangent sous forme d'épinards. (La fleur de cette plante, en forme de grappes d'un beau rouge grenat, sert aux femmes à la fois de parure et de vêtement). Ainsi que leurs voisins les Walendus, ils extraient une bière très appréciée nommée « kongo » des graines d'élusine. Ça et là, dans les plis des montagnes, près des ruisseaux, poussent solitaires et délaissés des bananiers gigantesques. Pourtant Tukenda et Huma ont des bananeraies qui se développent sur les bords

(1) Pellu. Sifflet à trois notes taillé dans une petite corne d'antilope, qu'ils portent suspendu au cou avec d'autres amulettes.

merveilleusement fertiles du lac. La petite banane sucrée « kitika » y est exquise, et les malins chefs en font un vin rafraîchissant et très agréable. Dans la brousse, on rencontre le tamarinier, le poivron, l'arbre à pain, l'arbre à beurre, les groseilles du Cap, et dans les galeries poussent des caféiers, les champignons les plus exquis et la vigne sauvage. Mais les Alulus, peu difficiles pourtant, n'usent guère de la plupart de ces fruits. Plus fortunés que beaucoup de leurs frères noirs et nullement végétariens, ils ne sont pas réduits à se nourrir exclusivement de légumes. La multiplicité de la race bovine dans une partie du secteur et l'abondance du gros et du petit bétail dans tous les villages, leur assurent quotidiennement des viandes de choix. Il n'est pas d'Alulu qui ne soit possesseur d'un petit groupe de chèvres, et n'importe quel habitant du Pulumu peut fournir sur commande petite antilope, lièvre ou lapin. Chacun des chefs : Tukenda, Keta, Huma, Djulu, Songé, possédait de superbes troupeaux de gros bétail, et Unziri, à lui seul, avait plus de deux mille bêtes à cornes. Chose bizarre, les indigènes élèvent les poules, mais n'en consomment pas. Ils s'en servent comme article d'échange pour acheter à leurs voisins tous les objets en fer dont ils ont besoin.

Comme tous leurs congénères de l'Afrique centrale, mes heureux sujets étaient en outre insectivores, et rien ne leur paraissait délicat et savoureux comme une écuelle de fourmis aîlées cuites dans leur graisse ou de sauterelles rôties. Enfin, pour comble de chance, pendant que leurs plaines attirent de nombreux éléphants et rhinocéros, le lac extrêmement poissonneux leur réserve encore d'immenses hippopotames, et ses rivages leur fournissent un sel abondant, indispensable pour assaisonner tant de victuailles.

Le lait ne semble pas très estimé — quelques chefs en consomment pourtant, — et ses dérivés sont inconnus. J'eus

l'occasion d'enseigner et de montrer à plusieurs chefs la manière de produire du beurre et du fromage blanc. Ils ne parurent par enthousiastes et déclarèrent très sérieusement que c'étaient des aliments créés pour le Blanc, et que le noir ne devait pas s'en nourrir. Cependant, lors d'une visite chez Tukenda et d'un séjour dans le village de Kadilo (Mongaki), leurs femmes m'offrirent des échantillons dus à leur adresse et à leur intelligence. Hélas ! le récipient avait communiqué au fromage une saveur âcre de fumée de bois, et le beurre, ayant séjourné au soleil, était affreusement rance.

Bien qu'il existe des palmiers élaïs, raphia et borassus disséminés dans les marais du Pendolo et le long des rives du Nil, le vin et l'huile de palme ne sont pas en usage chez les Alulus. Pour les soins du corps, ils emploient l'huile du ricinier qui pousse librement partout, et, pour la préparation des aliments, ils usent de l'huile de sésame ou même d'arachides, qu'ils achètent aux Ugandas.

Huma, seul des Alulus, a quelques plantations de canne à sucre. J'en avais rencontré précédemment chez les Bahemas de Blogwa, près des villages accrochés aux flancs des montagnes qui dominent le lac. Les Alulus en sont très friands, mais se montrent peu soucieux d'aider la nature et le hasard, et d'en planter chez eux. « Nos pères en cultivaient-ils ? » objectent-ils étonnés et convaincus. Mes philosophes noirs ne s'en privaient d'ailleurs pas et s'en procuraient en échange de cordes ou de sel, sources de toutes leurs richesses. Ils trouvaient le précieux condiment en lavant les sables de certains endroits du rivage, et encore dans les cendres de quelques herbes très répandues par tout le pays.

Les Padjamus avaient le monopole de la fabrication du sel (1). Leurs villages, très coquets, sont situés au pied des

(1) Les gens de Dubukèlo et d'Okèlo m'en fournissaient librement pour mon personnel au prix moyen de 30 centimes le kilogramme.

falaises, dans les prairies qui bordent le lac, depuis la baie de Tukenda jusqu'au Nil. Rien n'est paisible, rien n'est pittoresque et joli comme leurs sites aux nuances claires et vaporeuses, inondés de lumière. Près des cases, à quelques pas, sous le ciel bleu, s'étale la grande nappe brillante et tranquille. Et l'on voit les montagnes lointaines, imprécises et bleues de la rive de l'Unyoro, çà et là, une pirogue immobile, lilliputienne sur les eaux qui dorment,

LAC ALBERT. — LES MONTAGNES BLEUES.

un groupe d'échassiers flânant sur le rivage, un crocodile assoupi, étendu parmi les coquillages sous l'ardent soleil.

Façon de se procurer du feu. — Dans leurs déplacements, les Alulus ont soin d'emporter avec eux, soit pour la préparation du repas, soit pour les feux du soir, un morceau de bois en combustion à l'un des bouts. Dans les caravanes, la femme qui les accompagne et qui porte les vivres en est toujours pourvue; elle le tient en se protégeant la main à l'aide de feuilles ou d'herbes. Bien rarement ont-ils à se procurer du feu. L'opération alors est délicate : il s'agit de trouver

du bois mort, sec et très dur ; deux bâtonnets suffisent : l'un mince, l'autre gros. Le mince est taillé en pointe courte, le gros reçoit une légère entaille sur le côté. On le couche sur le sol, et on le tient solidement. Deux noirs s'accroupissent en face de l'entaille, et l'un, prenant la baguette mince entre les paumes, introduit l'extrémité pointue dans le creux et se met à frotter vigoureusement les mains l'une contre l'autre, imprimant ainsi au bâtonnet un mouvement giratoire alternatif. Bientôt, une légère fumée se dégage de la région échauffée par le frottement, et l'autre Alulu souffle à pleins poumons, s'efforçant d'y enflammer des herbes sèches. Le tour est joué.

Il existe des éclats de silex partout, dans tous les chemins, et le fer est moins rare encore ; mais les Alulus n'ont pas découvert le procédé qui consiste à produire des étincelles. Plusieurs d'entre eux l'ont appris de nous ; comme la routine a chez eux droit de cité, je les crois peu disposés à propager la méthode nouvelle.

L'on ne peut s'imaginer, dans nos pays froids, le rôle important que joue le feu dans l'existence des pauvres noirs, et l'on s'étonne de les voir chez eux accroupis près d'un brasier en plein midi, sous un soleil brûlant.

Les Alulus aiment le feu, compagnon dans l'attente ou dans la solitude, passe-temps aux heures d'inaction si fréquentes pour eux. Le feu est la table ronde de leurs discussions, de leurs réunions familiales, le point central de leurs beuveries et le pivot de leurs danses. Il leur permet de braver les intempéries par les journées et les nuits froides, et pendant leur sommeil, il éloigne d'eux les fauves rôdeurs. Grâce à lui, ils supportent d'un cœur léger les privations, les peines et les souffrances de leur sort misérable : le feu leur tient lieu de tout le confort auquel la civilisation nous a accoutumés. Il intervient encore dans leurs travaux cham-

pêtres, il aide aux défrichements et débarrasse le sol de la brousse envahissante. Il prend part à leurs chasses, lorsqu'il enserre dans ses flammes les bêtes affolées, poursuivies par les clameurs et les cris sauvages, par les lueurs fantastiques et le crépitement terrifiant de l'incendie des herbes. Peu importe aux Alulus quelle divinité mystérieuse se cache sous la flamme, et quelles peuvent être ses origines! Elle est bienfaisante, ils l'aiment, ils en usent et cela leur suffit.

Et nous-mêmes, au bivac, par les soirées froides, nous aimons à nous approcher des feux de nos soldats, nous mêlant à eux, écoutant avec plaisir leurs ressouvenances et leurs plaisanteries de noirs. Bien des fois comme eux, roulé dans la couverture, j'ai préféré à la tente la douce chaleur du brasier, et je garde un souvenir heureux du charme intense, de la poésie émouvante, de l'angoisse de ces nuits africaines dans les montagnes sous le ciel étoilé, comme au fond des forêts vierges, dans des sentiers inconnus.

Préparation culinaire. — Autant que possible, les Alulus cuisent tous leurs aliments. En marche et pressés par la faim, ils mangent crues des graines de sorgho, de maïs, des patates douces et à l'occasion des bananes. La viande, produit de la chasse ou provenant de petit bétail, est cuite, rôtie ou même bouillie par les hommes ou par tous les membres de la famille réunis pour le repas. Chacun s'en mêle. La bête aussitôt dépecée, une part est mise en réserve pour les repas suivants; le reste est partagé entre tous, et chacun prépare son morceau.

De préférence les Alulus mangent de la viande fraîche, et pour en empêcher la corruption, ils procèdent au fumage. Pour fumer la viande, ils fixent verticalement quelques baguettes dans le sol autour du feu et les réunissent par d'autres tiges, perpendiculairement, à 80 centimètres environ

de hauteur. Sur ce léger bâti reposent d'autres bâtonnets qui supportent la viande. La fumaison se fait pendant les causeries du soir, quand les hommes se reposent du travail en buvant la bière d'élusine et en fumant dans leur longue pipe. Rarement ils mangent de la viande avancée ou malodorante, et, pour ma part, je ne l'ai jamais constaté. La viande rotie est simplement tenue à la main au bout d'un couteau, au-dessus de la braise. Pour la bouillir, les indigènes la placent dans un pot de terre, en ajoutant à l'eau des légumes variés tels que haricots, petits pois, des herbes de la brousse dites « oboko » et, s'ils en ont, des feuilles de manioc.

Les femmes sont chargées de la préparation des repas en ce qui concerne le pain de sorgho et les légumes. Ce sont elles aussi qui fabriquent la bière. On les voit dès l'aube et jusqu'au coucher du soleil, devant leur case, éternellement occupées à moudre la farine de sorgho. Elles sont à genoux, le haut du corps appuyé sur les bras, les mains sur une pierre hémisphérique : la meule. Devant elles, une large pierre plate inclinée vers l'avant et placée dans l'ouverture d'une corbeille triangulaire en forme de savate, pour recevoir la farine ; près d'elles, un panier contenant les graines à moudre. Alors, leur enfant sur le dos et les seins ballants, sans cesse et pendant des heures, elles impriment à la meule un mouvement de va-et-vient continu, lamentablement monotone. Les graines, qu'elles amènent adroitement dans le sillon obtenu par usure dans la pierre plate, sont broyées peu à peu, et la farine s'accumule avec une lenteur désespérante. Lorsque l'opération est enfin achevée, la farine est bouillie et réduite en une pâte consistante brune, lourde, peu digestive, mais de saveur agréable. C'est leur pain quotidien, base de leur alimentation. Souvent à la pâte rendue moins épaisse, les femmes ajoutent des légumes : ce sont des hari-

cots, des petits pois et des herbes variées où les feuilles de « lengalenga » dominent. La préparation des repas se fait toujours proprement, et leurs mets ne répugnent jamais.

Leur appareil culinaire, peu compliqué, se compose de trois ou quatre jarres en terre de grandeurs diverses et de

PRÉPARATION DE LA FARINE DE SORGHO.

forme sphérique, nommées « agulu », dont une pour puiser de l'eau, une deuxième pour la cuisson du pain de sorgho, une troisième pour la préparation des légumes; d'une ou deux écuelles en bois, peu profondes et de forme elliptique; de quelques cuvettes rondes en bois, remplissant le rôle de de plat ou d'assiette. Il comporte, en outre, deux ou trois mortiers en bois, agrémentés de dessins incisés, et autant de pilons; des cuillères en bois à long manche; des paniers, des corbeilles, des tamis, des filtres de fibres tressés en forme

de cornet et un couteau que la femme Alulu porte à la ceinture. Depuis l'installation du poste de Mahagi, on y trouve des tasses en fer émaillé, divers débris de boîtes à conserves et des bouteilles. Les mortiers servent à écraser les légumes, à broyer les graines oléagineuses, à pulvériser le maïs; les tamis à nettoyer le sorgho avant de le réduire en farine ; les filtres à purifier la bière. On retrouve tous ces objets, identiques comme forme et dimensions, chez presque toutes les populations de l'Afrique centrale.

Les indigènes mangent le matin de bonne heure. Généralement le premier repas se compose de pain de sorgho appelé « kwéni », qu'ils consomment encore chemin faisant, en se rendant au travail. Vers midi, ils se mettent à l'ombre et se sustentent au moyen de vivres emportés. Non loin du village, les femmes et les jeunes enfants les rejoignent, leur apportant le deuxième repas. Plus substantiel que le premier, il comprend du sorgho, des légumes et de la viande. Le troisième repas a lieu le soir, peu après le coucher du soleil, dès que l'obscurité est complète. Lorsque la température est froide, et généralement en la saison des pluies, il se prend à l'intérieur de la case familiale, quand chacun a pris sa place autour du feu allumé pour la nuit. Bien qu'il existe des mets non permis à la femme et aux enfants, les Alulus mangent toujours en commun, ceux-là s'abstenant de consommer les aliments qui ne leur sont pas destinés. La chair des fauves : lion, panthère et léopard; les viandes d'hyène, de chacal, de cochon sauvage, de crocodile, de tortue, de serpent, de chat et de singe, et de tous les volatiles, sont interdites aux personnes du sexe faible et aux enfants. La raison en est bizarre : ils attribuent aux objets d'alimentation la propriété d'influer sur les instincts, sur les tendances et sur la mentalité de la personne qui les consomme. C'est ainsi qu'ils s'imaginent que la férocité du léopard, la gros-

sièreté du cochon, la fausseté du chat et la malice du singe, peuvent exercer une action sur le caractère de la femme en la rendant désagréable, sinon mauvaise. Tandis qu'aux hommes, ces mêmes aliments donneraient des vertus guerrières, de la souplesse d'esprit et de corps, de l'adresse et de l'intelligence.

Les œufs de poule ou de tout autre ovipare ne sont pas considérés comme étant des objets de consommation; les Alulus ne mangent non plus ni crustacés, ni mollusques. Ces mets leur déplaisent, ils déclarent qu'ils seraient malades s'ils en usaient.

D'autre part, le chef de village ou de tribu ne mange ni poisson, ni chair d'hippopotame ou d'éléphant. De toute antilope prise à la chasse, ses sujets lui apportent le cœur et une cuisse. De tout éléphant tué, ils lui doivent les pointes d'ivoire. Le chef mange seul, entouré de quelques femmes et servi par elles. Lorsque des notables assistent à ses repas, il sied qu'ils se tiennent debout, ne parlant que pour répondre aux questions qui leur sont posées. Près des chefs Unziri et Songé, un esclave goûte à tous les mets en leur présence, afin de s'assurer qu'ils ne contiennent aucun poison; ils ne mangent rien, même en voyage, qui ne soit exclusivement préparé par la mère d'un de leurs fils. Depuis l'arrivée des Blancs, ces précautions tombent en désuétude chez les autres, les querelles entre tribus étant tranchées pacifiquement par le « mokama » blanc, sans menace et sans danger pour l'existence d'aucun d'eux.

Excitants. — Les noirs prisent fort les excitants et mes sujets en particulier en consomment beaucoup. Le poivrier existe à l'état naturel dans le pays, et l'on y trouve aussi le poivre dit « de Cayenne ». Ils en assaisonnent leurs mets. En route, ils le cueillent dans la brousse et le mangent sans y ajouter d'autre nourriture.

Lorsqu'un chef se présentait au poste, il ne manquait jamais, avant de se retirer, de faire appel à la générosité du Blanc, en lui demandant de la sauce anglaise à titre de « matabich » et comme gage des bons rapports. Il se trouvait charmé de recevoir la contenance d'un verre à liqueur, et la buvait d'un trait, sans grimace, en faisant claquer la langue et déclarant, avec la conviction d'un dégustateur, que rien n'était aussi savoureux. Les Alulus reconnaissent aux piments une influence physiologique érotique, et c'est dans cet esprit que les vieux chefs en usent abondamment.

Les indigènes fument le chanvre (*bangi*) et le tabac (1). L'usage du chanvre était sévèrement interdit; mais les Alulus en cultivaient dans des endroits retirés et dans les montagnes. Comme ils étaient toujours porteurs de quelques feuilles de tabac et que la fumée de celui-ci n'a pas précisément l'arome de purs havanais, ils m'ont longtemps donné le change, lorsque je les rencontrais dans le sentier munis de leur longue pipe, et que je cherchais à savoir quelle était la substance qu'elle contenait. Ils m'exhibaient alors le tabac qu'ils gardaient en réserve, et grâce à ce subterfuge, ils continuaient leur chemin. Je crus même longtemps qu'ils avaient abandonné cette manie. Le hasard m'apprit que je me trompais, et que pour l'extirper, il faudra du temps et une surveillance continuelle.

Cependant il y a beaucoup de tabac dans la région; il est malheureusement de qualité très inférieure. J'en avais imposé la culture dans tous les villages et autour des cases. Comme sa préparation est nulle, la fumée répand une odeur désagréable, rappelant la corne brûlée. La pipe des Alulus n'appartient pas à la communauté comme chez la plupart

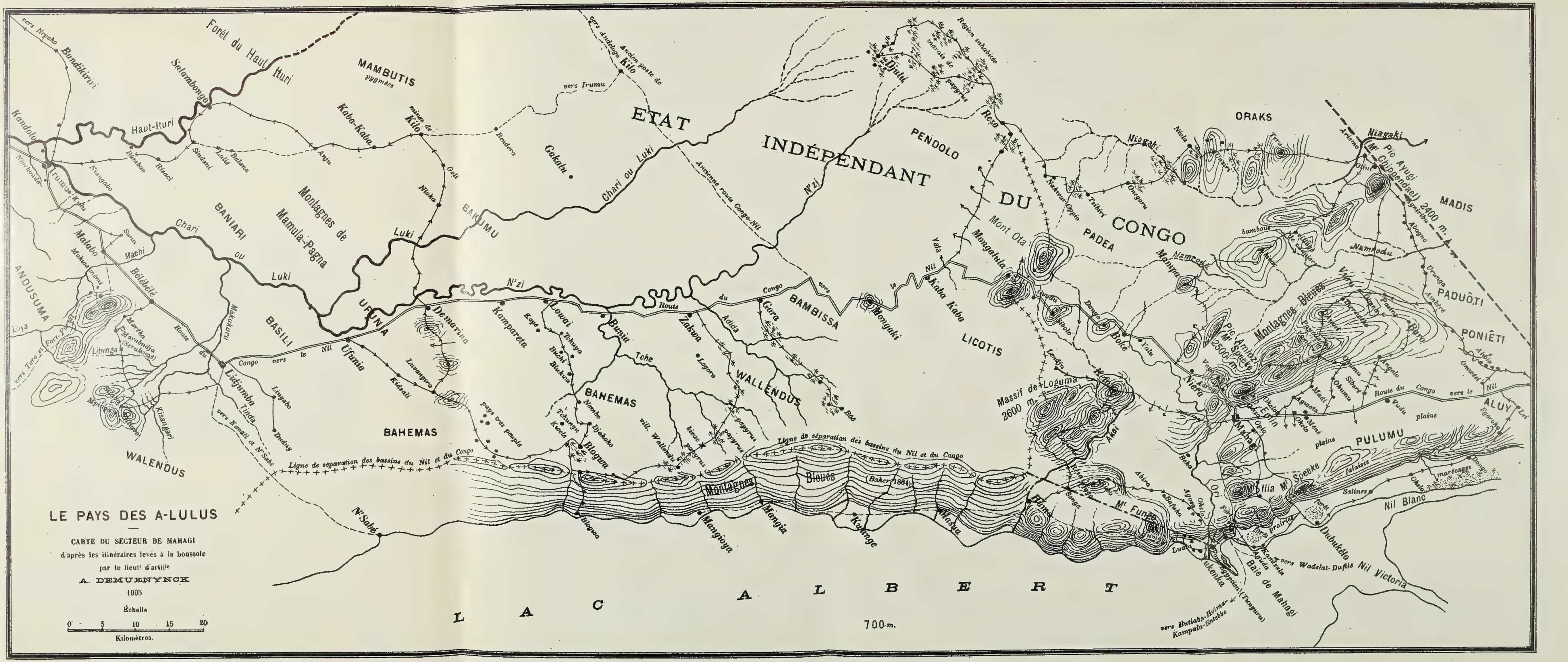
(1) Il est nettement établi que la passion funeste du chanvre qui s'est emparée des noirs de cette région, est due à l'exemple donné par les marchands zanzibarites, dont le trafic s'étendait autrefois jusqu'à la rive orientale du lac.

des populations du Congo ; chaque individu possède une pipe en propre et ne fume que dans la sienne. Le fourneau est en terre cuite et le tuyau, auquel il est attaché par une cordelette garnie de perles, est droit et de bois dur, agrémenté d'incisions et de fils métalliques. L'ensemble rappelle par ses formes la pipe hollandaise et belge à tête calcinée et à tuyau en mérisier, mais de dimensions plus grandes. Les femmes fument, les vieilles surtout, et comme les hommes, elles manifestent une préférence marquée pour le chanvre. Rien n'est dépoétisant comme de les voir, jeunes et souvent jolies, accroupies devant la chimbèke, la pipe à la bouche et lançant en l'air d'épaisses bouffées. Les vieilles n'en sont qu'un peu plus grotesques.

Quant à la préparation du tabac, elle consiste simplement à réunir et à serrer les feuilles en paquet et à les suspendre dans la hutte, à la partie supérieure. Elles y sèchent en se recouvrant de suie et de poussière, et elles s'imprégnent de toutes les odeurs fortes et nauséabondes qui s'y dégagent.

Les Alulus ne mâchent pas le tabac.

Boissons. — Les indigènes de Mahagi ne fabriquent que des bières ; elles s'appellent « kongo ». Ils ne connaissent pas le « massanga » ou vin de palme, et c'est de date récente que Tukenda et Huma consomment, eux seuls, du vin de banane. Les bières se font soit d'élusine, de millet, de sorgho ou de maïs; mais surtout d'élusine. Cette boisson est d'ailleurs très bonne. Les graines sont préalablement broyées puis versées dans de l'eau bouillante. On laisse reposer et refroidir la solution pendant un jour, puis on décante et on filtre. Les indigènes boivent la bière dès le jour suivant, mais de préférence le surlendemain. A peine refroidies, ces bières ont un goût agréable, sans être aussi rafraîchissantes que le vin de palme ou de banane, et les Européens les apprécient beaucoup. Les chefs indigènes, rompus à toutes



LE PAYS DES A-LULUS

CARTE DU SECTEUR DE MAHAGI
d'après les itinéraires levés à la boussole
par le lieutt d'artille
A. DEMUENYNCK
1905

Échelle
0 5 10 15 20
Kilomètres.

les finesses vis-à-vis de leur Blanc, ne l'ignorent pas, et s'il arrive que ce dernier passe chez eux, et qu'ils ont quelques méfaits à se reprocher — cas assez fréquent — ils s'empressent, fort adroitement, de faire porter à sa rencontre un vaste « agulu » pour lui et pour son personnel. Cela n'engage à rien ; mais cela dispose le « mokama » à la clémence, et les Alulus sont trop observateurs pour en douter.

LES CHEFS GAZA, KETA, ENGELÉ.

Pendant les danses, ils boivent des quantités considérables de bière ; ils boivent toute la nuit. Tous les jours, d'ailleurs, dans un même village et après le travail, ils se réunissent autour d'un feu, et les femmes leur portent un pot de bière, qu'ils vident en causant et en fumant la pipe. Ces bières ne produisent d'autre effet que de coopérer avec le chanvre à épaissir leur intelligence et à diminuer leurs aptitudes au travail. Elles ne les rendent pas méchants et semblent, au contraire, leur inspirer de la gaieté et de la bonne humeur. Lorsqu'un chef venait au poste, on remarquait aisément s'il

était pris de boisson. Il ne manquait pas, dans ce cas, avec des marques de politesse exagérées et comiques, de se confondre en protestations d'humilité et d'attachement inébranlable, dont la sincérité n'était pas mise en cause, et l'on n'arrivait pas à connaître le but de la visite. C'était assez fréquemment le cas des chefs Engelé et Gaza, deux voisins dévoués et sympathiques, qui habitaient non loin du poste, et qui, dans les circonstances difficiles du temps de l'occupation, ont fidèlement servi la cause de « Boula-Matari ». Ils n'étaient pas encombrants pour cela : une pincée de tabac d'Europe, un vieux fer de ballot nous en débarrassaient, et Gaza ou Engelé s'en allaient répandre leur gaieté dans le camp on dans leur village, et achever de vider quelques pots chez l'un ou l'autre de leurs sujets.

Anthropophagie. — Les Alulus n'étaient pas anthropophages. Le fait est d'autant plus curieux et plus méritoire, qu'ils sont entourés, au sud et à l'ouest, de cannibales : les Walendus et les Momvus. Au nord, les peuplades désignées sous le nom « Bahus » ne mangent pas non plus leurs semblables, et cependant leurs voisins de l'ouest, les Azandés et les Mangbettus, ne se font pas faute d'en dévorer à l'occasion. Mes indigènes manifestaient à ce sujet un réel dégoût, une horreur sincère, et j'attribuais à cela le mépris très justifié qu'ils professaient à l'égard de ces populations. Ils n'avaient avec elles que des rapports de commerce, et jamais une femme Alulu n'aurait consenti à prendre pour amant ou pour époux un Walendu, un Baniari ou un Bambissa.

Les Alulus ne tuent pas en vain; aucune fête, aucune cérémonie, fût-ce l'enterrement d'un grand chef, n'est prétexte à immolation. Ils ne tuent qu'à la guerre ou bien sous l'influence d'une surexcitation momentanée, provenant de la colère ou de la haine. Ils ne massacrent pas leurs prisonniers; mais les traitent avec une certaine bonté et se

contentent de leur imposer un servage passager ou définitif. En un mot, leur mœurs sont paisiblement pastorales et douces, simplement.

Conservation des aliments. — Les aliments se composant

GRENIER ALULU.

de graines sont conservés dans des greniers de forme particulière au pays des Alulus. Ces greniers, faits de rotang et de paille, sont supportés par un bâti rustique, composé de branches ou de troncs d'arbres coupés et réunis solidement à 1m.20 environ du sol, par un cercle fait de joncs, de baguettes et de paille solidement tressés et disposés horizontalement. A cet anneau est adapté et suspendu un panier

hémisphérique, dont le fond est maintenu à une certaine distance du sol. Les parois sont prolongées verticalement par un deuxième panier en forme de tronc de cône et sans fond. Sur l'ensemble repose un toit de chaume mobile. Le sorgho, déposé dans des corbeilles, remplit le panier inférieur; au-dessus se placent différentes jarres contenant du millet, du sésame et des graines variées. Chaque famille possède un grenier semblable, construit en face de sa demeure, de telle sorte que les cases étant disposées suivant un cercle, les greniers se trouvent réunis au centre de l'agglomération. Les greniers des chefs ont parfois des dimensions très vastes, parce qu'il faut y abriter les provisions pour leurs serviteurs et leurs nombreuses femmes.

C. Vêtements. — Les hommes libres sont vêtus d'une peau de bête agrafée à l'épaule droite, à la manière des bergers de la Chaldée biblique. En réalité, sous ce manteau flottant qui ne couvre rien du dos et qui ne voile, en marche, que le flanc gauche, ils paraissent nus, dans l'entière insouciance de la pudeur, qu'ils ignorent.

La peau, habituellement dépouille de chèvre, parfois de brebis, exceptionnellement de panthère, est dépourvue de la tête et de l'extrémité des membres. Imprégnée préalablement de matières huileuses, assouplie, salie et mal odorante à point, elle est ensuite agrémentée de dessins taillés au rasoir et ornée de perles aux nuances claires et variées. Sous ce vêtement, les Alulus s'entourent la taille d'une ceinture de cuir ou d'un ruban tressé, chargé de perles, auquel est fixé l'habituel couteau particulier à la tribu.

Ce costume, assurément primitif, ample et peu gênant, n'a aucune prétention, même pas celle de garantir contre les intempéries, ni d'épargner le moins du monde les incommodités climatériques du pays.

Les esclaves et les hommes non libres s'habillent à la manière des Walendus, au moyen d'une peau vieille et défraîchie, défroque usée du maître, passée entre les jambes

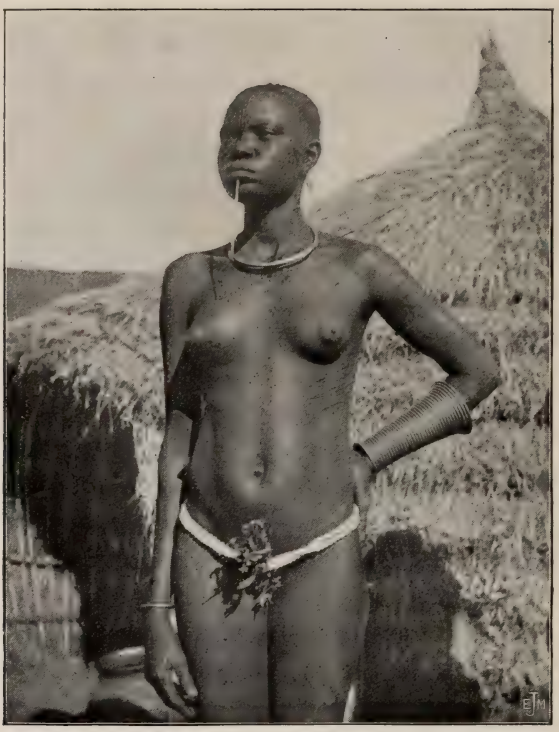
VÊTEMENT ALULU.

et retenue à hauteur des reins de chaque côté par une simple cordelette.

Les impubères et les enfants vont tout nus : c'est l'usage pour toute la marmaille qui grouille sous le ciel équatorial.

Quant aux femmes, vieilles ou jeunes, elles promènent ingénûment au grand soleil leur inconsciente nudité. Une

feuille, cueillie au hasard dans la brousse et large comme la main, attachée d'une part au-dessous du ventre par une guirlande de perles et fixée ailleurs entre les parties char-



FEMME ALULU.

nues à la naissance des cuisses, constitue l'unique et fragile rempart de leur molle vertu. Parfois une gerbe de fougères et de fleurs remplace élégamment la pseudo « feuille de vigne » et dénonce au voyageur la coquetterie ou les intentions séductrices de la jeune personne.

La rusticité de ce costume se complète souvent par un flot de rubans de cuir souple aux tons fauves, suspendu à la

ceinture immédiatement au-dessus de la croupe et d'un agréable effet. A défaut d'un si grand luxe, des grappes rouge-grenat de la plante dite « lengalenga » se balancent en lieu et place du flot de rubans.

La ceinture de la femme, très artistement garnie de cauris, et la double guirlande de perles de la jeune fille sont rehaussées par un couteau de forme spéciale, fixé à la hanche droite.

Elémentaire en somme, ce vêtement — feuille ou fougères et flot de rubans — dans la naïveté de son rôle, est dépourvu du mystère tentateur des robes et de l'équivoque pervers des voiles. Et pour l'Européen, la démarche orgueilleuse des belles filles et les charmes insolents de leur jeunesse, grâce aux tons d'ébène de l'épiderme, ne présentent rien d'impudique. Et le Blanc subit sans sujétion l'attrait de leurs grands yeux espiègles et admire sans trouble, en artiste, la souplesse de leurs mouvements, la grâce de leurs gestes et l'harmonie de leurs parures.

Tatouages. — Les tatouages destinés autrefois à orner et à établir la distinction de race des Alulus, offrent un dessin strictement uniforme et commun aux deux sexes. Ils constituent une série d'ampoules brillantes, de la grosseur d'un pois, disposées suivant trois lignes parallèles et formant une bande d'environ deux centimètres de large. Sur le front, occupant presque toute la largeur, la bande d'ampoules est brisée de manière à figurer un M majuscule traversé en son milieu d'un I, en monogramme. Les pieds des deux jambages extérieurs sont prolongés sur les tempes, vers les oreilles.

Sur le ventre, le dessin symétrique encore, se compose d'un M majuscule, dont les jambages extérieurs obliques, prolongés vers le haut, se rencontrent en encadrant le nom-

bril d'un losange. Du sommet de la figure et se dirigeant vers le haut, une bande droite traverse un V majuscule dont les branches s'arrêtent au-dessous des têtons.

Depuis l'installation du Blanc dans la région, la question de distinguer la race Alulu des autres peuplades a diminué d'importance, et la nouvelle génération semble actuellement s'attacher moins à la fidélité des caractères des tatouages qu'à l'ornementation. C'est ainsi que l'on voit apparaître chez les enfants des dessins nouveaux, variés et originaux, et que l'on observe même des tatouages non plus constitués par des lignes ou des courbes, mais composés d'ampoules semées isolément suivant le caprice de l'opérateur.

Les tatouages Alulus n'ont pas, à vrai dire, un cachet artistique très appréciable, et, si la simplicité en est grande, en revanche le dessin manque de symbole et d'imagination. Néanmoins, après un séjour dans le pays, l'on s'habitue au dessin; on lui reconnaît peu à peu une tournure harmonieuse, et l'on se prend à trouver les poitrines et les figures qui en sont dépourvues moins élégantes et moins jolies.

C'est ainsi d'ailleurs que la conception du « Beau » se rapportant à la race noire évolue graduellement, et que l'on arrive à apprécier avec plus de justesse, dans un champ de visée plus étendu et sous un aspect très différent, toutes choses du monde africain.

Il m'est arrivé parfois, au cours des tournées dans le territoire, en traversant les petits villages perdus dans les montagnes, de surprendre un groupe d'indigènes oisifs, accroupis en curieux autour d'une vieille femme qui s'occupait, tout absorbée, à tatouer un jeune garçon ou une fillette.

C'est généralement vers l'âge de 8 à 9 ans que cette ornementation est exécutée; lorsque les enfants ont la taille et le développement correspondant en Europe à ceux des jeunes gens de 13 à 14 ans.

Impassible, l'enfant supportait stoïquement l'opération assez douloureuse, qui devait lui donner plus d'importance ou la rendre plus belle. Son corps était inondé de sang, et le spectacle en était hideux. La vieille, troublée d'abord par l'arrivée intempestive du Blanc, puis rassurée, continuait avec gravité son patient et habile travail.

L'instrument consiste en une mince tige de fer, aplatie à son extrémité en forme de feuille, et très tranchante sur les bords. Pour obtenir une ampoule, l'épiderme est soulevé, pincé au point voulu entre le pouce et l'index de la main gauche de l'opérateur, et une incision longue de deux à trois millimètres et profonde d'autant, est faite en travers du pli. Au bout d'un mois, une nouvelle et semblable incision est faite dans la peau, à l'endroit cicatrisé. Plus l'opération est renouvelée, plus l'ampoule a de relief et, conséquemment, de distinction. Plus que les garçons, les jeunes fllles se soumettent volontiers à cette pratique, animées du désir de plaire qui régit universellement toutes les actions de la femme.

Avant l'arrivée des Blancs dans leur pays, les Alulus tenaient essentiellement à pouvoir reconnaître d'une manière indubitable les gens de leur tribu, afin de conserver la pureté et la prédominance de leur race, la fraternité de leurs mœurs et l'intégrité de leur territoire. Ils ne s'aventuraient pas hors des limites de leur pays, et la vertu de l'hospitalité vis-à-vis des étrangers restait ignorée. Les fugitifs des tribus voisines se vouaient à l'esclavage, en pénétrant chez eux. Quelles que fussent leur origine et leur situation, et quels que, fussent par la suite leurs mérites, leurs services ou leurs richesses, jamais ils ne pouvaient prétendre unir légalement, suivant les rites et les coutumes, leur race à celle de leurs maîtres.

C'est en exécution de ce principe, et pour établir le signe

distinctif des hommes libres, qu'il était prescrit aux parents Alulus d'enlever à leurs enfants, dès l'âge de l'adolescence, les dents incisives du maxillaire inférieur. De la sorte, les esclaves, en adoptant pour leurs enfants les tatouages seuls des Alulus, n'usurpaient pas pour eux la qualité d'homme-libre.

La difformité de la bouche, qui résultait de la supression d'une partie de la denture, donnait à la physionomie des Alulus un caractère particulier, aisément reconnaissable.

La fondation de la dépendance égyptienne de l'Equatoria confinant à leur territoire, et l'arrivée dans le pays d'explorateurs et de trafiquants zanzibarites, amenèrent l'importation du fil de laiton, de perles, de cauris et du verre de bouteilles.

Il est donc à présumer que la plupart des ornements composés de ces objets, et que l'on retrouve chez les peuplades du bassin du lac Albert ou à proximité : Bahemas, Baniari, Walendus, Alulus et Madis, furent imaginés ou introduits vers cette époque.

Sans que l'usage en soit tout à fait général, ni qu'il soit particulier à l'un des sexes, les Alulus ont la lèvre inférieure percée de part en part, immédiatement au dessous des bords et vers le milieu. Ils fixent dans l'ouverture une languette de verre blanc, longue de 6 à 7 millimètres, en forme de virgule, qu'ils introduisent du côté interne de la lèvre. A défaut de languette de verre, ils utilisent une tige de fer, une baguette de bois, une plume d'oiseau rare.

Dans la lèvre supérieure, en son milieu, est fixé un anneau en fil mince de laiton, ayant un à deux centimètres de diamètre, Une série d'anneaux plus petits sont fixés dans des trous également espacés, percés tout le long des bords de la conque auriculaire jusqu'au lobe de l'oreille. Au lobe sont suspendues des boucles en fil de laiton plus épais, d'allure

particulière et identique. Ces boucles ont la forme d'un V renversé dont l'angle serait arrondi et replié dans un plan perpendiculaire. La longueur des jambages varie de 3 à 4 centimètres. La partie arrondie est fixée dans le lobe. Presque toutes les femmes sont pourvues de ces ornements.

Elles portent au cou un, deux et quelquefois trois anneaux de laiton en fil gros et rigide, véritables carcans d'un diamètre de 16 à 18 centimètres. L'on voit de vieilles femmes ornées de colliers très épais et lourds, composés de toutes petites perles blanches et bleues; parfois des parures originales en fer habilement forgé, achetées aux Walendus et propres à cette peuplade, garnissent leur poitrine déformée.

Des amulettes, dites « djokè », des flûtes minuscules et des sifflets taillés dans de petites cornes d'antilope, et appelés « pellu », se trouvent suspendus par une lanière de cuir au cou des hommes. A leur bras gauche est fixé un bracelet d'ivoire large de quatre centimètres, épais d'un demi centimètre. Ce bracelet de forme elliptique, fort bien exécuté, aux surfaces cylindriques et polies, est coupé suivant les génératrices du grand axe. Les deux parties sont réunies de chaque côté par quatre mortaises et un lacet de cuir.

Au bracelet d'ivoire, les femmes substituent un bracelet de cuivre du même modèle ou bien un fil épais de laiton enroulé en hélice serrée sur le bras. Aux poignets, elles ont des manilles de laiton ou de cuivre.

Le « chic » pour les deux sexes consiste à porter à l'avant-bras gauche et suivant toute sa longueur un miton formé de gros fil de cuivre enroulé en hélicoïde tronconique à filets joints. Le même ornement se voit aux jambes des femmes, montant jusqu'aux mollets. Il décèle un grand luxe. En l'absence de ces jambières, des manilles de cuivre ou de laiton ornent leurs chevilles, et des anneaux garnissent leurs jarrets. Aux doigts ainsi qu'aux pouces, les femmes portent

des bagues de cuivre, ouvragées avec talent et souvent d'un joli dessin. Les hommes ont une ou deux bagues d'ivoire.

L'ensemble des parures des Alulus plaît aux yeux et possède le charme du bon goût et de la simplicité. Les femmes,

JEUNE FILLE ALULU.

plus soigneuses de leur personne, mieux ornées et dépourvues du profil épais et conventionnel des négresses, semblent plus belles, et leur aspect présente le pittoresque et toute l'originalité propres aux populations lointaines de régions à peine soupçonnées. Sous l'ardente lumière, dans le chatoiement du laiton et des cuivres aux reflets d'or, des perles éclatantes, et au lustre velouté de leur épiderme noir, elles apparaissent brillantes et comme enluminées.

Les jeunes filles, hautaines et gracieuses, dans le décor de rêve des Montagnes-Bleues, font penser à celles qui s'en allèrent d'ici peupler les sérails et les palais fastueux et légendaires des empires d'autrefois. Et notre fantaisie se complaît à les voir, à les observer et à les aimer.

La constitution même du terrain du pays de Mahagi, l'affleurement des roches, la limonite, les éclats de silex, les cailloux anguleux de quartz dont le sol est parsemé, rendent les longs déplacements très pénibles et causent de fréquentes blessures aux pieds des indigènes. Pour y obvier, les Alulus portent des sandales taillées dans la peau d'éléphant ou de rhinocéros. Elles sont constituées très simplement par des semelles débordantes, découpées de manière à laisser deux languettes de part et d'autre du milieu de la plante du pied. Ces deux languettes pliées verticalement sont réunies pardessus le cou-de-pied par une courroie large et souple, destinée à attacher la semelle. Du milieu de cette courroie se détache une lanière fixée d'autre part au moyen d'un nœud, du côté externe de la semelle, qu'elle traverse en passant par une mortaise percée entre et à la naissance des deux premiers orteils.

Ces sandales souples, durables et d'un usage fort commode, sont très appréciées des noirs et constituent un des meilleurs produits de l'industrie des Alulus.

D. Habitation. — Les habitations des Alulus appartiennent à deux catégories, dont les modèles sont très différents. Les unes, comme presque partout ailleurs en Afrique, sont de simples paillottes hémisphériques, dont les matières premières se composent de bambous, d'herbe de Guinée et d'une espèce de joncs dont les naturels font des liens souples et résistants. Les autres sont en pisé, de forme cylindrique,

avec toiture conique en paille. L'invention de ce deuxième modèle a été nécessitée par l'existence d'innombrables cohortes de fourmis blanches établies dans les sous-sols de toute une partie de la région. On sait que les fourmis blan-

HABITATION ALULU.

ches constituent un véritable fléau en Afrique, car elles attaquent et détruisent rapidement tous les objets à leur portée et constitués à base de cellulose. De plus sérieux ennemis motivent, ailleurs encore, l'adoption de parois solides en rondins juxtaposés, recouverts de torchis. En effet, les

lions, par leur adresse à défoncer d'un bond les huttes ; les léopards, par leur souplesse à s'introduire dans les plus vieilles, sous les cloisons rongées par les fourmis blanches, se rendent particulièrement redoutables dans le nord-ouest. Malheureusement, ces cabanes installées dans les montagnes ou dans les sites marécageux, ont l'inconvénient d'être humides et froides. Leur construction exige plus de temps, plus de travail et plus de soin, et, pour la nature molle du nègre, cette particularité n'est pas sans importance.

C'est ainsi qu'au point de vue du type de l'habitation, la région se divise nettement : au sud et à l'est, on ne trouve que des abris en paille ; au centre et au N.-O., ils sont en pisé. Toutefois, dans une même agglomération et dans une même tribu, ils sont toujours bâtis suivant un même modèle. Insensiblement les naturels se sont spécialisés dans la construction du logis qui leur convenait le mieux ; ils y ont apporté des perfectionnements et des embellissements, et leur adresse s'est changée bientôt en art. Alors les raisons initiales qui avaient amené et motivé l'adoption de telle ou telle forme, ont été perdues de vue, et l'on voit ainsi des villages se déplacer, conserver par tradition et par routine le type primitif, et s'en trouver très mal.

En se rendant à Mahagi par la route d'Irumu, le voyageur rencontre les premières cases des Alulus au village de Kadilo (Mongaki). Jusqu'à Mahagi, c'est-à-dire pendant quatre journées de marche, elles sont toutes identiques, coquettes, confortables et très soignées. A partir du poste, vers le nord et jusqu'aux Madis, les demeures, toujours en paille, ont un aspect fruste, négligé et moins durable, provenant d'une disposition moins heureuse des herbes. A mesure que l'on avance vers le Nil, sur la route de Wadelai comme sur les rives du fleuve, le pays devient monotone et pauvre, et les indigènes plus misérables et plus paresseux. Aux confins du secteur les

paillottes sont pitoyables, roussies, frangées, délabrées; la brousse envahit leurs contours malpropres et des détritus s'accumulent de part et d'autre de l'entrée. Ce sont les logis des indigènes du Poniéti, d'Alui et du Padjamu, tribu déshéritée, attachée à un sol ingrat et malsain.

Immédiatement au nord du village de Boké et de la route vers Mahagi, dans le territoire du Padea, aux villages de Mampa, de Vuru, d'Amberé, de Baro et de N'Ziri et dans le Paduôti, les cabanes sont en pisé. Celles de Mampa ont, par-dessus le torchis, un revêtement composé de panneaux décoratifs faits de calame et de joncs entrelacés en arabesques, encadrés de bambous. Celles du Paduôti plus solides et celles de N'Ziri ont une entrée double pour plus de sécurité et pour mieux garantir les habitants du froid, de l'humidité et des brouillards.

Construction. — Une dizaine d'Alulus travaillant pendant l'espace de deux journées, peuvent construire une habitation robuste, coquette et très agréable. Le premier jour est utilisé à rechercher et à rassembler les matériaux : une cinquantaine de gros bambous coupés à longueur de 6 à 7 mètres et de bonne qualité, autant de brassées d'herbes larges dites « matêtés », de joncs spéciaux pour en faire des liens, et du rotang.

Le lendemain dès l'aube, à l'aide d'une cordelette, les indigènes décrivent sur le sol, à l'emplacement choisi, une circonférence de $2^{m}.50$ de rayon. L'intérieur en est ensuite soigneusement débroussé, égalisé, puis débarrassé des impuretés et des cailloux. Le tracé circulaire est creusé à la houe indigène et présente alors un sillon de 25 centimètres de profondeur. Entretemps trois Alulus nettoient et fendent les bambous dans le sens de la longueur. Chaque tige, à peu près de la grosseur du poignet, fournit quatre lattes ni trop flexibles ni trop rigides.

Trois autres noirs préparent la clef de voûte de l'édicule. Ils confectionnent pour cela trois cerceaux solides, respectivement de 20, 35 et 60 centimètres de rayon, en rotang; puis ils les disposent concentriquement sur des lattes, de manière

CONSTRUCTION D'UNE HABITATION ALULU.

à former comme un moyeu de roue. En incisant les lattes normalement aux fibres, au point central, leur courbure se brise en ce point, et la toiture présentera dans la suite un sommet légèrement conique, favorable à la solidité et à l'élégance du dôme. Il importe surtout que l'ensemble soit très robuste.

Le reste de l'équipe place les autres lattes verticalement dans le sillon qui leur est destiné et de 20 en 20 centimètres; puis il les fixe intérieurement à 30 centimètres du

sol sur une latte fléchie suivant le tracé circulaire. De nouveaux cercles parallèles, espacés au-dessus du premier de 20 en 20 centimètres, alternativement à l'extérieur et à l'intérieur des montants verticaux, assurent la résistance du bâti. Chaque croisement du réseau ainsi formé est ajusté avec soin et noué vigoureusement; puis le sillon est refermé, et la terre tassée contre les bambous.

On apporte alors le dispositif formant clef de voûte, et on le repose, en chapeau, sur un piquet dressé provisoirement au centre de la future case, haut de $2^{m}.50$ environ, et dont la verticalité est assurée par un fil à plomb. Les indigènes saisissent alors deux lattes symétriquement placées, les plient en les ramenant par-dessus le chapeau, et les fixent aux rayons en les liant en plusieurs points, espacés depuis les cerceaux jusqu'au dernier grand cercle situé à $1^{m}.35$ environ au-dessus du sol. Successivement tous les rayons sont ajustés de la sorte aux bois correspondants fléchis vers le centre. On introduit les autres montants de bambou entre les cerceaux, en jeu alternatif, puis on noue tous les croisements. Dès ce moment, l'armature de la maisonnette est construite, et sa rigidité, assurée par un millier de nœuds, est remarquable.

D'autres bambous viennent s'échelonner en cercles parallèles de plus en plus petits, de 20 en 20 centimètres de distance, jusqu'aux cerceaux de la clef de voûte. Le piquet central est ensuite enlevé, et un noir, par l'extérieur, monte sur les arceaux pour y couper les extrémités des lattes dépassant le sommet, rectifier les liens ou refaire quelques nœuds. Deux Alulus se mettent alors à confectionner l'entrée de la cabane, pendant que les autres s'occupent de la couvrir.

Cette dernière équipe se compose d'un homme à l'intérieur de la construction, armé d'une aiguille en bois de 25 centimètres de longueur et de liens de joncs, et chargé d'attacher

les herbes; de deux aides, à l'extérieur, pour assurer leur bonne disposition; de cinq indigènes dont le travail consiste à préparer très soigneusement les bottes.

C'est, en effet, de la bonne confection de ces dernières que dépendra la beauté de l'habitation : à l'endroit du lien, elles ne peuvent mesurer que 7 à 8 centimètres d'épaisseur, et les racines, débarrassées des impuretés de toute sorte, doivent être égalisées en tassant les herbes verticalement sur une surface unie.

D'abord, des « matètés » en gerbes frustes sont couchées extérieurement contre les arceaux, sur le sol. Au-dessus, en les recouvrant, les indigènes placent une rangée de bottes préparées, dressées sur les racines et liées au premier grand cercle. Ils en font ainsi tout le tour, en ayant soin de les serrer convenablement l'une à côté de l'autre. Une deuxième rangée est fixée au-dessus de la première et nouée au cercle suivant, de manière que les racines bien alignées, tournées vers le bas et cachant les liens d'attache de la série précédente, viennent à 20 centimètres au-dessus du terrain. La troisième couche, et successivement toutes les autres, sont disposées de la sorte en alignements parallèles, à même distance les unes des autres, et jusqu'au sommet. Cependant les gerbes nouées au dernier cerceau sont plus grosses, afin qu'en se rejoignant, les pailles forment une touffe épaisse que les Alulus réunissent en pointe et décorent diversement. Si le travail a été bien exécuté, nulle ondée ne pourra percer l'abri. Une rigole est ensuite creusée tout autour pour faciliter l'écoulement des eaux de pluie. Le même soir encore, toute la partie cylindrique de la paroi intérieure de la hutte reçoit un revêtement en torchis, soigneusement étendu.

L'entrée de la case est constituée par une courte galerie d'une longueur de 60 centimètres environ et de moitié en relief sur la surface extérieure. Un passage, d'une largeur

de 75 et d'une hauteur de 110 centimètres, a été decoupé dans le réseau de bambou, puis une latte courbée est placée debout, les extrémités plantées verticalement et fixées aux montants correspondants de l'ouverture Le sommet de l'arc est attaché au cercle non entaillé. On place d'autres arceaux parallèlement au premier et de 10 en 10 centimètres dans les deux sens; on les joint ensuite entre eux par des bois flexibles qui les relient encore à l'armature du dôme. Cette voûte est recouverte d'herbes en même temps que le reste de la construction et d'une manière identique. L'œuvre est parachevée en nettoyant les abords, et en corrigeant de-ci de-là quelques alignements.

Aussi longtemps que les paillottes peuvent échapper à l'envahissement des fourmis destructrices, elles offrent assez de solidité pour résister aux efforts des fauves, ainsi qu'aux plus formidables tornades. Tant que les matériaux ont conservé quelque fraîcheur, et tant qu'ils n'ont pas été noircis par la fumée, ni empuantis par le séjour de poules, de chiens et de chèvres que les Alulus ont coutume de loger avec eux, les dimensions intérieures (diamètre 5 mètres, hauteur $2^{m}.50$) permettent éventuellement à l'Européen de s'y installer dans des conditions de confort et de commodité plus que satisfaisantes. Aux heures les plus chaudes de la journée, il y règne une fraîcheur agréable. La lumière éclatante du dehors, réverbérée par les choses extérieures, pénètre adoucie et répand une clarté suffisante pour les travaux de correspondance, pour la lecture et pour les occupations habituelles du Blanc à l'étape.

Au village de Mongalula, établi sur un palier du massif des Licotis, il n'est pas d'autre gîte pour les voyageurs blancs. Ce fut en venant d'Irumu, après une marche de cinq heures par monts et par vaux, et sous un soleil accablant, que je m'y arrêtai la première fois et que je logeai dans une semblable

hutte; et je me souviens d'y avoir trouvé tant d'aise, que les heures s'écoulaient, tandis que je me reposais dans la contemplation du panorama dont la solitude et la beauté sauvage m'avaient impressionné.

Les montagnes nous protégeaient des vents de l'est. Les nuages s'accrochaient à leurs hautes cimes, puis lentement déroulaient sur les pentes boisées leurs épaisses et blanches volutes. La case était grande et bien orientée; l'ouverture en était large. Devant elle campait ma petite caravane. A cent mètres au-dessous s'étalait la plaine ondulée, immense, du Pendolo et les marais de la N'Zi, limités à perte de vue par la sombre forêt de l'Ituri. Çà et là, les blanches roches granitiques émergeaient de la jungle, pareilles à des châteaux-forts, et dans la buée les herbes scintillaient et pliaient sous le vent comme de la houle. Des aigles fendaient l'air de leur vol calme, en décrivant d'énormes boucles. La fumée lointaine d'un feu de brousse traînait dans les profondeurs de l'horizon, et plus près, masses noires et mouvantes à peine perceptibles, des éléphants broutaient. Vers le nord, le mont Ota isolé, aux flancs déserts, dressait son cône imposant et sinistre, et la chaîne des Oraks et d'Unziri se profilait au delà, imprécise, aux confins de régions inconnues. Sur toute l'étendue planait le silence éternel et lourd des paysages de l'Afrique mystérieuse.

Bientôt le crépuscule, insensiblement, versa ses ombres dans la vallée, et le ciel en feu couvrit toutes choses de lueurs rouges fantastiques. La nuit tomba; une étoile parut à la voûte. Alors derrière nous résonnèrent les gongs indigènes, car l'heure de la danse était venue.

La manière précédente dont certaines tribus Alulus couvrent leur demeure de paille, n'est pas adoptée par toute la race, et je la crois imitée des Bahemas. Ailleurs, au N.-E., les herbes non préalablement arrangées en bottes, sont atta-

chées grosso-modo, la racine tournée vers le haut. On n'y distingue aucun alignement ; les matêtés amincis et tassés par les pluies offrent l'illusion d'un revêtement homogène et compact. Moins bien assujettis, ils glissent dans leurs liens, en communiquant à la paillotte un aspect de délabrement et de misère, en harmonie avec la nonchalance des noirs qui l'occupent.

Les cabanes faites en pisé et qui n'appartiennent ni à l'un ni à l'autre chef, n'ont pas l'ampleur de celles faites de bambou. Le diamètre de la partie cylindrique n'a, le plus souvent, que $3^{m}.50$, et sa hauteur un mètre. Le sommet de la toiture en cône dépasse rarement $2^{m}.75$. L'ouverture en est basse ; il y fait obscur, et les indigènes sont forcés de s'accroupir pour y pénétrer. Ils ne s'y tiennent guère debout, car la partie la plus élevée sert de réduit où l'on suspend les provisions de valeur.

La paroi est composée de rondins placés de 15 en 15 centimètres de distance, reliés par du rotang grossièrement tressé, puis recouverts de torchis. Leurs extrémités dépassent le revêtement. On les taille en sifflet, et le biseau est creusé de manière à y loger le cercle du toit formé de longues baguettes de bois flexible, réunies en faisceau circulaire. Cet anneau est fixé aussi solidement que possible sur les supports du pisé, par des lianes. De ce point délicat de la construction dépendra la sécurité dont jouiront les habitants. La toiture est confectionnée séparément à proximité de l'emplacement de la case.

Les bambous, plus rares dans la partie N.-O. du secteur, sont remplacés par de jeunes arbres choisis parmi les plus droits, d'un bois assez rigide, dépouillés de branchages et coupés à la longueur de 3 mètres environ. Les épaisseurs aux deux extrémités sont à peu près respectivement de 2 1/2 et de 8 centimètres.

Les côtés minces de ces futeaux sont réunis par des cerceaux de rotin, autour du sommet d'un montant provisoire, haut de 2 mètres, de la manière dont nous avons vu antérieurement confectionner la clef de voûte des abris hémisphériques; et les bouts épais sont disposés sur le sol,

HABITATION ALULU.

autour du piquet, à des intervalles égaux, de façon à constituer les génératrices d'un cône. Elles sont assemblées ensuite par des traverses en cercles, formées de semblables baguettes, distantes de 20 en 20 centimètres. Lorsque le treillage de la toiture est ainsi préparé, on le transporte à son emplacement définitif, exactement au-dessus de la paroi cylindrique en pisé, et on le fixe très solidement sur l'anneau qui surmonte les pieux entaillés du pourtour. On place alors les herbes,

les racines tournées vers le haut et nouées aux traverses successives, en commençant par celle formée à la base du toit; puis les « makombo-moya », ou futeaux, sont sectionnés à longueur en débordant le torchis d'une coudée. Les populations soucieuses d'élégance égalisent, en les coupant, les « matêtés » du bord inférieur et s'occupent d'orner le pisé de leur habitation.

En expédition, le Blanc s'abrite la nuit dans ces cabanes, bien qu'il n'y puisse introduire que son lit de camp ou une chaise pliante. Il s'y trouve mieux que sous la tente et peut y reposer tranquillement, n'ayant à redouter ni la tornade, ni la caravane de fourmis, ni les surprises les plus diverses qui l'attendent dans la brousse, qu'il soit pourvu on non de sagesse et d'expérience.

La demeure des chefs indigènes est haute et large, parfois même énorme, à quelque type qu'elle appartienne. S'il arrive que le « mokama » se rende en tournée chez eux, parce qu'ils ont négligé leurs devoirs ou manqué à leurs engagements, ils ont soin de lui offrir leur maison pour gîte. Et cette malice, en même temps que d'autres prévenances, en saison des pluies surtout, a de meilleurs effets que les excuses et les promesses les plus abondantes et les plus sincères.

Objets meublants. — Des cloisons, faites de roseau, de rotang ou de bambou divisent l'intérieur de l'habitation, en y ménageant des compartiments étroits qui servent de magasin. Le feu est toujours disposé au centre, sur le sol légèrement creusé en cet endroit. Les habitants, comprenant le père, la mère et les enfants, dorment sur des peaux d'antilope, dans une complète promiscuité. Au fond de la case logent quelques chèvres et des poules, quoique la plus grande partie du troupeau de petit bétail soit logée dans une hutte qui lui est spécialement destinée. La provision de bois mort est empilée soigneusement entre quatre montants. D'ailleurs

le bois mort est précieux chez les Alulus, car la forêt est lointaine, et les arbres de la savane, presque tous de l'espèce à épines, n'offrent qu'un assez mauvais combustible. Les instruments de travail, les jarres remplies de provisions

ESCABEAUX, TAMBOUR, CUIRASSE, CARQUOIS ET FLÈCHES ALULUS.

d'huile, de bière, de graisse et d'aliments de toutes sortes, les meules à farine, les paniers, les corbeilles à graines et tous les ustensiles de cuisine sont entassés derrière les cloisons. Au plafond pendent du tabac à sécher, des peaux, des viandes fumées, des bottes d'épis de maïs. On trouve encore dans l'un ou dans l'autre coin des filets pour la chasse, des instruments de musique et des escabeaux. Les greniers renferment le reste des biens — vivres et outils divers — de la famille.

Les escabeaux offrent parfois un très joli dessin. Ils sont taillés d'une pièce dans un bois très dur et nécessitent un long travail. La forme en est variée, au point que, dans un seul village, j'ai rencontré plus de six modèles différents.

Depuis peu, l'escabeau est démodé, et son existence se trouve menacée, d'une part, par le succès des « pliants » importés d'Europe ; de l'autre, par les collectionneurs blancs à l'affût d'objets d'art indigènes. La chaise-longue, primitivement offerte en présent à quelques chefs, a rapidement conquis la faveur de tous leurs sujets. Ils se sont mis à la copier adroitement, tout en réduisant les dimensions, de sorte qu'il n'est plus actuellement un Alulu d'importance qui ne croie se hausser jusqu'au Blanc, en s'y étendant comme lui.

En principe, chaque famille occupe une case. Lorsque les enfants deviennent adultes, ils quittent la maison paternelle et construisent une demeure pour eux-mêmes, à peu de distance. Cependant les jeunes filles non fiancées habitent ensemble.

Les grands chefs indigènes possèdent dans certains de leurs villages une ou plusieurs maisons à loger pour eux et pour leur suite. Cette habitude tend à se généraliser dans les agglomérations établies autour du poste, facilitant les relations entre les chefs et le « mokama » blanc, et favorisant les bons rapports. Quelques-uns même ont fait construire dans leur village une habitation avec annexes pour les Blancs du poste.

On remarque souvent près des cases et disposées du côté de l'entrée, une ou plusieurs huttes minuscules, hautes de 40 centimètres au plus. Ce sont les maisons du « mauvais esprit ». Une croyance, que l'on retrouve chez plusieurs peuplades de l'Afrique centrale, entretient l'habitude d'ériger ces constructions étranges près des habitations.

E. Moyens d'existence, métiers, occupations. — La chasse est l'une des occupations favorites des Alulus. L'entrain et l'ardeur qui les animent à capturer le gibier par la ruse et l'agilité, l'audace et la bravoure qu'ils déploient en atta-

CROYANCES INDIGÈNES, MAISONS DU « MAUVAIS ESPRIT ».

quant à la lance et en terrain découvert l'éléphant, le rhinocéros et le terrible buffle, les distinguent des populations qui les entourent.

En parcourant le pays en dehors de la grande voie qui fait communiquer les postes du Congo avec ceux du Nil, et en suivant les sentiers de la jungle ou du bush, il arrive au voyageur de rencontrer des filets tendus dans les halliers et de déranger fâcheusement les naturels au milieu de leurs plaisirs cynégétiques. Ces filets ont ordinairement $1^{m}.60$ de

haut sur 30 mètres et même 40 mètres de long. Ils sont tressés au moyen de belle corde et ne diffèrent en rien de nos filets d'Europe. Parfois, plusieurs filets sont juxtaposés en longueur et barrent ainsi le terrain sur un long espace. Ils ont pour rôle d'arrêter les cochons sauvages et les antilopes dans leurs courses vagabondes, à les présenter favorablement aux coups de lances ou de flèches de noirs embusqués, ou encore à les conduire vers une trappe ingénieusement dissimulée. Comme à quelque fête, les habitants de plusieurs villages se réunissent pour les chasses, car elles exigent le concours d'un grand nombre d'individus et prennent toute une journée. Chacun y participe : les uns s'emploient comme traqueurs, tandis que d'autres s'occupent de diriger la fuite du gibier que les plus anciens guettent et abattent près du filet.

Le soir, à l'issue des opérations, les femmes rejoignent les chasseurs, et, comme la traque est presque toujours très fructueuse, la fête se termine par des agapes nocturnes, des beuveries et des danses qui durent jusqu'à l'aube.

Le petit gibier est pris au lacet souvent disposé dans les sentiers abandonnés et analogue au lacet qu'emploient nos braconniers. C'est de la sorte que les Alulus capturent le far-el-bush, le lapin et la petite antilope bleue. C'est ainsi qu'ils prennent, sans le désirer, la civette, la gennette ou même le chat-tigre.

Les trappes à éléphant se rencontrent souvent dans la partie ouest du territoire, et particulièrement dans les galeries de forêt vierge qui bordent les cours d'eau. Elles se composent d'une fosse creusée à 2 mètres du sentier que suit habituellement le troupeau de pachydermes pour aller boire. La profondeur en est de $2^{m}.50$; au ras du sol la longueur est de 3 mètres et la largeur de 1 mètre. Celle-ci diminue insensiblement et n'atteint plus que 40 centimètres au fond.

A l'intérieur, trois piquets verticaux de bois très dur et de $1^{m}.50$ de haut, se dressent sur le fond. Leur pointe effilée est durcie au feu. Les parois de l'excavation sont nettement tranchées, et les terres provenant de la fouille, transportées à distance, afin de ne laisser aucune trace du travail et de ne susciter aucune méfiance. L'ouverture est ensuite recouverte

TRAPPE A LÉOPARDS.

de branchages, de feuilles et d'herbes mortes, même de fiente d'animaux. En tête d'un groupe de pachydermes marche presque toujours un grand mâle ; il s'avance prudemment et guide sa marche à l'aide de repères gravés dans sa mémoire. C'est ainsi que, pour gagner l'abreuvoir, ou pour retrouver un passage à gué dans un torrent ou à travers un marais fangeux, il suit les traces laissées dans les herbes foulées la veille, et qu'il forme insensiblement le « sentier d'éléphants ». Souvent les jeunes, nerveux et gênés dans le troupeau, sortent de la file et marchent en étourdis à côté du chemin.

L'embûche se présente alors sous les pas de l'un d'eux qui choit, la poitrine en avant, sur les pals, et expies on imprudence par une mort affreuse.

Si la trappe était creusée dans le sentier même, le guide du troupeau la découvrirait sans peine, et nul d'entre eux ne

LIONS, LIONCEAUX ET LÉOPARDS CAPTURÉS DANS LA RÉGION.

repasserait plus par ce chemin. La fosse ne sert d'ailleurs qu'une seule fois pour les éléphants, et les tentatives qui seraient faites dans la suite pour la dissimuler seraient vaines : ils reconnaîtraient infailliblement l'endroit où périt un des leurs. Désormais le trou reste béant, et le hasard y fait tomber du petit gibier, des phacochères et parfois des hyènes.

Les Alulus cherchent à se débarrasser des fauves à l'aide de pièges garnis d'un appât tel que chèvre ou mouton. Pour

le léopard, la panthère et l'hyène, le piège consiste dans une accumulation de blocs de granit ou de limonite, sur un lit de bambou robuste, soutenu par quatre montants d'un mètre de long, placés debout sur le sol. Deux poutres parallèles très solides guident l'oscillation latérale des supports; une autre limite le mouvement dans un sens, de manière à ne permettre le rabattement que d'un seul côté. On fait dépasser légèrement la position d'équilibre de la charge, mais un taquet maintient la stabilité de l'ensemble. Des quartiers de roc et des amas touffus de branches à épines défendent l'accès latéral du piège. En arrière, dans une sorte de cage étroite recouverte de pierres, est logée une chèvre que l'inquiétude fait bêler pendant la nuit. Le fauve, attiré par les plaintes, s'approche et pénètre dans le passage, sous le lit de pierres qui conduit vers la chèvre. Une grande partie de sa masse vient à peser sur un bloc mobile caché sous les herbes et relié au taquet. Celui-ci sort de son logement et le lit se rabat en écrasant la bête, lui fracassant les os et détruisant son magnifique pelage (1).

On remarque beaucoup de ces pièges dans les villages de Keta situés dans les montagnes, et dans ceux de Mampa près des forêts de bambous. Les léopards pris dans les montagnes ont le poil long et les taches noires sur fond blanc; ceux de la plaine et de la forêt de bambous ont le poil court et le dessin noir sur fond couleur fauve.

Les pièges à lion sont assez rares dans le pays. Je n'en ai

(1) Afin d'épargner les peaux, j'appris aux chefs indigènes à remplacer les pierres par un lourd madrier suspendu par des cordes à l'une des extrémités de deux bambous disposés en leviers sur deux fourches verticales. Les longs bras se recroisent et sont fixés dans cette position par la simple encoche d'une baguette Celle-ci est maintenue à son extrémité inférieure par une seconde encoche, sur laquelle appuie un taquet. Le bloc mobile, en basculant sous la pesée du fauve, fait déclancher le taquet: les leviers exécutent un moulinet en entraînant la baguette, le madrier tombe sur le léopard, et, par sa lourde pesée, le maintient immobile dans l'étroit passage. Ce dispositif donna d'excellents résultats.

vus que dans les territoires de Huma et d'Unziri. Ils sont construits à l'extérieur du village et en avant du kraal, sur le chemin précédemment suivi par le fauve dans ses visites crépusculaires au bétail.

Dans ces sites particulièrement accidentés où la roche affleure, les arrachements de terrain et les petits ravins sont fréquents, et les indigènes choisissent un de ces points pour y établir le piège. Il consiste en une fosse creusée au pied de la roche ou du ressaut, analogue à la trappe aux éléphants, mais à parois verticales, et large de 2 mètres. Plusieurs pals, terminés par une pointe de fer, sont dressés en quinconce sur le fond, et l'excavation est fermée par un lit de papyrus sans résistance, mais pouvant supporter de la terre et des herbes qui servent à la cacher. Le lion s'aventure prudemment jusqu'au bord qui surplombe le ravin, puis bondit vers le sol. Les pointes de fer le reçoivent, et le déchirent atrocement.

Il est à remarquer que les Alulus n'ont pas souci des dépouilles des grandes fauves, et qu'ils n'en convoitent que les crocs et les griffes, dont ils fabriquent des ornements.

Malgré l'abondance des félins, on ne trouve chez eux que des peaux dépourvues de la tête et des membres, et trouées en mille endroits. Cependant le commerce de peaux de chèvres a grande vogue dans tout le pays. Les marchands zanzibarites Ismaïl et Meneduki parcourent la région et les achètent à raison de une roupie (fr. 1.70) par peau.

Les Alulus ne pratiquent pas la chasse à l'affût. Très impressionnables comme tous leurs frères noirs, ils ne conviennent pas pour les longues stations, en arrêt, au milieu de la brousse, dans l'immobilité et dans le silence angoissant des nuits ténébreuses.

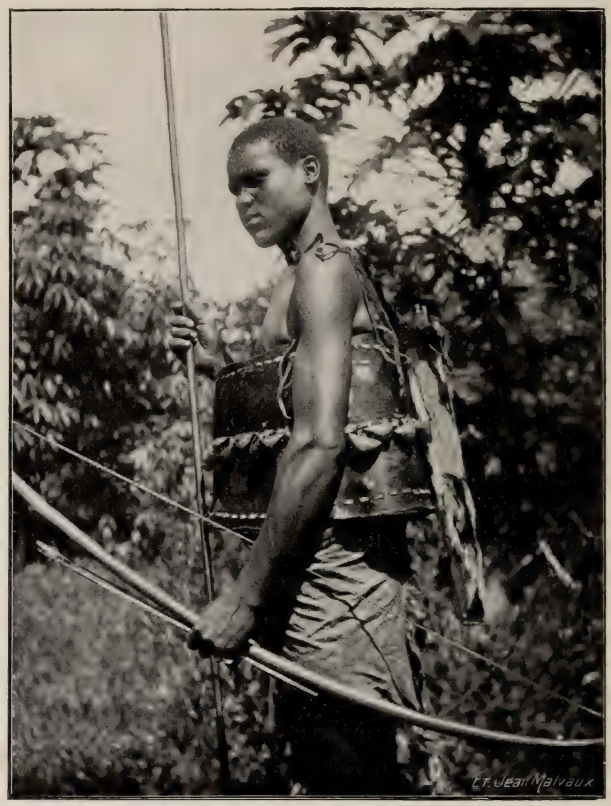
Pendant le jour, ils sont toujours porteurs d'un arc et de deux ou trois flèches. Ils ne s'éloigneront jamais de leur

village, sans être armés de leur longue pique. Ils sont très adroits au tir à l'arc, et manquent rarement le gibier que le hasard conduit près d'eux.

Du haut de l'un des monts des Licotis, où je recensais un village, des indigènes avaient distingué dans la plaine un groupe d'éléphants. Après quelques colloques très animés, une dizaine d'entre eux se munirent chacun d'un faisceau de lances et de longues piques, et descendirent au pas de course le sentier abrupt de la montagne. Retenu par les occupations du moment, je ne pus que les suivre des yeux à l'aide de jumelles. Arrivés dans la plaine, ils se lancèrent dans le sentier, puis, à peu de distance des énormes bêtes, ils se dispersèrent dans la jungle, de manière à attirer le moins possible leur attention. Sans perdre de temps, ils s'approchèrent du groupe. Les éléphants, avertis par le froissement des hautes herbes et soupçonnant un danger, s'écartèrent rapidement et prirent la fuite. Mais l'un d'eux n'eut pas le temps de les rejoindre, il fut aussitôt entouré de Licotis, la pique haute; en un clin d'œil, il eut le dos et les flancs hérissés de lances. La bête, criblée de blessures, hésitante au milieu du cercle, marcha à reculons, la trompe levée; puis poussant un affreux barrissement, elle se rua sur les chasseurs. Ceux-ci, sans broncher, reçurent ensemble le choc sur leurs longues piques, qui pénétrèrent dans le portrail et dans les épaules du colosse; ils bondirent sur le côté en évitant les défenses, et, avec une agilité et une audace peu communes, se jetèrent vers les flancs de leur victime et y plongèrent de nouvelles lances. L'éléphant tomba sur les genoux et ses pointes s'enfoncèrent dans le sol.

Alors tout le village, des centaines de noirs munis de couteaux, de corbeilles et de récipients de toutes les formes, se ruèrent dans la plaine en poussant des cris de joie et des clameurs sauvages.

Armés de la lance et de la pique, les Alulus attaquent le buffle et le rhinocéros avec le même courage qu'il déploient à la chasse à l'éléphant ; puis ils viennent fièrement au poste,



ALULU EN ARMES.

apporter les défenses, en trophée, au « mokama » blanc.

Armes. — A la chasse, les Alulus n'emploient pas le fusil à piston. Cette arme, assez rare dans la région, est la propriété exclusive des chefs indigènes. Quand ils se déplacent, leurs suivants en sont munis pour la parade, et ce n'est que

très exceptionnellement qu'ils s'en servent à la guerre. Par la contrebande seulement, ils parviennent à se procurer de la poudre, en échange d'ivoire. Ils la paient extrêmement cher.

Les armes des Alulus sont plus que rudimentaires. Leurs piques — « tohle » — ont de très longues hampes, très rigides en même temps que légères, provenant d'un jonc qui pousse dans les forêts marécageuses. Elles sont terminées aux deux extrémités par une pointe en fer. Quelquefois le fer de la pique est barbelé; parfois il est aplati et possède la forme d'un losange très allongé.

Les lances ne sont que la reproduction de leurs piques; mais les hampes, au lieu d'avoir une longueur de 3 à 4 mètres, ne mesurent que 2 mètres environ. Elles servent uniquement pour la chasse. Les lances à éléphant sont les plus communes; le fer est une lame plate à deux tranchants, longue d'une coudée. Il est fixé sur le bois, d'une manière très rustique, par des cordes recouvertes d'une gaîne en cuir, cousue au bout d'un manche de $1^{m}.50$ de long. Chacun des chasseurs en porte plusieurs avec lui.

Les flèches, nommées « atèro », longues de 90 centimètres, sont en jonc (calame) et en une sorte de bambou très mince et très rigide, constituant une variété de la jungle qui pousse dans le bassin du Nil. Les fers sont en forme de pointe lisse de 12 centimètres de longueur, ou de pointe barbelée. En guerre, ils sont trempés dans une composition vénéneuse, où entre du latex d'euphorbe. La hampe est couverte de dessins géométriques, tracés à la pointe de fer rougie au feu; elle est empennée à l'aide d'une plume d'oiseau, fixée dans une fente longitudinale pratiquée dans la tige.

Le carquois, désigné sous le vocable « tubu », est fourni par la peau d'un chat sauvage ou de tout autre animal de la brousse, de semblable taille. Après avoir décapité la bête, on l'écorche sans pratiquer de nouvelles incisions dans la

peau, en la retournant comme on ferait d'un gant. La peau est séchée, assouplie, puis remise à l'endroit. Le séjour d'un paquet de flèches lui fait prendre ensuite sa forme définitive.

L'avant-bras du tireur est protégé par un bourrelet de

INSTRUMENTS DE MUSIQUE ET ARMES.

cuir attaché au poignet gauche. Cet objet s'appelle « kuba ». Les Alulus ont encore un couteau de forme particulière, dont ils se servent aussi en guise de hâche. Cette arme ne semble pas très redoutable.

La lame, à double tranchant, longue d'un pied, tourne à angle droit dans son plan, et se prolonge dans cette nouvelle

direction de 12 centimètres environ. On la désigne sous le nom « adjère ».

Les Alulus sont porteurs d'autres couteaux de guerre, dits « pala », qu'ils achètent à l'occasion à leurs voisins, ou qu'ils ont pris à la guerre.

Pour se défendre, ils font grand usage de « songoléas ». Ce sont des pointes barbelées, montées sur des hampes de 1m.20 de longueur, fixées solidement dans le sol et inclinées légèrement. Ces armes sont dissimulées dans les herbes à un endroit propice, passage obligé pour l'assaillant, ou disposées pour la nuit dans les sentiers qui conduisent au village menacé. Le malheureux qui s'y engage, entraîné par sa course, reçoit violemment la pointe dans le bas-ventre, et se trouve transpercé de part en part. Souvent, à un pas du « songoléa », deux poignées d'herbes prises des deux bords du sentier, sont réunies par un nœud, de manière à entraver le pied de l'adversaire en marche, et à le précipiter plus brutalement encore sur le pal. D'autre part en cas de guerre, les Alulus, convenant de ne pas se servir de certains sentiers menant vers une de leurs positions, y creusent, de distance en distance, ce que nous appelons des « trous de loup », qu'ils désignent sous le nom de « okodo », et au fond desquels ils dressent des pointes de fer ou plantent des flèches.

Comme arme défensive, ils ont une cuirasse en peau de vache qui protège la poitrine, le côté droit et le dos, et est maintenue par une bretelle passant par-dessus l'épaule gauche. Cette cuirasse est ordinairement garnie de grelots de fer forgé, de fabrication Walendu, et d'arabesques en perles ou cauris. Les Alulus n'emploient pas le bouclier. Leurs armes offensives ne sont agrémentées d'aucun ornement et n'ont aucun cachet d'art. La cuirasse et le carquois sont les seuls objets intéressants de leur panoplie.

La pêche. — La pêche constitue la principale occupation

des tribus Bacango et Padjamu, établies sur les bords du lac. Les autres groupes de la race Alulu ne pratiquent la pêche dans leurs rivières qu'en la saison sèche, lorsque les sources sont taries. Dans quelques torrents, parmi les roches, on remarque des nasses, et dans la N'Zi j'ai vu des filets. Ce sport est en tout cas exceptionnel dans l'intérieur, et le

CAPTURE D'UN CROCODILE. BAIE DE MAHAGI.

poisson y est un aliment rare. Même une partie des Padjamus, ceux du village de Dongo, ne s'occupent pas de la pêche, et, si le lac est pour eux une source de richesses, c'est grâce à la contrebande, qu'ils pratiquent de concert avec les gens de Dubukêlo et d'Okêlo.

Le monopole de la pêche est en quelque sorte détenu par le chef Tukenda, qui détient aussi celui du commerce avec les populations de la rive sud du lac et de l'Unyoro.

La pêche est surtout pratiquée en pirogue, et se fait au harpon, à la ligne et au filet.

Comme aux bords du lac, près de la baie, on ne trouve pas de très grands arbres de bois dur, les pirogues sont petites et au surplus grossièrement taillées. A cause sans doute de leurs dimensions réduites et de leur instabilité, les naturels ne se livrent pas, sur l'eau, à la chasse aux hippopotames. Ils se servent du harpon pour la pêche des grands poissons, et la limpidité particulière des eaux du lac rend cette méthode, qui partout ailleurs serait chimérique, assez fructueuse. Avec une netteté remarquable, on distingue les cailloux de quartz et de feldspath qui garnissent le fond, près du rivage, à une profondeur de 4 mètres. Les harpons ont une longueur de 1^{m}.20, et sont terminés à l'un des bords par une pointe à simple crochet, à l'autre par une corde nouée dans une mortaise.

La pêche à la ligne a grande vogue aussi. La ligne est un simple bambou de 4 mètres en moyenne de longueur. Les hameçons ont environ 3 centimètres, et les barbes, assez grossièrement formées, sont dans un plan perpendiculaire au crochet du hameçon. Sur la grève, au bord de l'eau, on voit toujours des pêcheurs à la ligne accroupis ou nonchalamment étendus parmi les galets et les coquillages nacrés.

La pêche au filet se fait à l'aide de deux pirogues. Le filet, large de 5, long de 10 mètres, est traîné par les deux embarcations. Au bord inférieur du réseau sont suspendus des objets lourds et peu volumineux, tels que cailloux ou débris de roche ; au bord supérieur, des morceaux d'un bois très léger. Ensemble ils tendent à maintenir l'inclinaison du filet. Par intervalles, les pêcheurs amènent rapidement à la surface la partie immergée, et capturent le poisson attardé près des mailles.

Les résultats de cette méthode sont en rapport avec l'habileté et l'expérience de ceux qui s'y emploient.

Les poissons du lac offrent une variété qui paraît inépuisable. L'étrangeté, la grandeur et la singularité des espèces présentent un réel intérêt, même pour le profane en ichtyologie. Les Bacangos s'attachent surtout à la pêche aux silures qu'ils prennent au harpon, et qui représente le poisson le plus estimé dans le pays. J'ai vu des individus de cette famille qui mesuraient jusqu'à 2 mètres et demi de longueur. Quoiqu'il en soit, l'Européen reproche aux poissons du lac leur peu de saveur. Les naturels les mangent secs ou fumés; jamais bouillis.

En somme la pêche, telle qu'elle est pratiquée par les Alulus, convient on ne peut mieux à l'indolence du nègre. Le labeur d'une journée lui procure non seulement sa nourriture pour lui et sa famille pendant un certain temps, mais encore la valeur qui résulte de la vente d'une partie restante du produit de la pêche.

Nul déplacement et nulle distraction à la vie d'Afrique ne valait, pour moi, la visite presque hebdomadaire à l'heureuse population de pêcheurs qui vit aux bords du lac, la promenade sur le rivage et le déjeûner rustique chez le chef Tukenda.

Dans ce coin si pittoresque, séparé du reste du monde, d'une part par une chaîne de montagnes rocheuses et à pic, de l'autre par une immense nappe d'eau, il existe une atmosphère de paix, une tranquillité insouciante, qui nous reporte en pensée aux premiers temps de l'humanité, à l'âge d'or.

Agriculture. — Les Alulus sont essentiellement cultivateurs. Toute la famille participe aux travaux champêtres; les mères portant leurs nourrissons, les vieilles femmes et les tout jeunes enfants y ont leur tâche, non la moins lourde, et s'en acquittent le plus naturellement du monde. Chaque famille a ses champs en propre; elle en choisit le terrain suivant ses convenances, sa situation et selon la fertilité

du sol, indépendamment du chef de la tribu, qu'elle ne doit pas consulter à ce sujet. Aussi longtemps qu'il reste en jachère et vacant, le terrain appartient à la communauté

LE CHEF TUKENDA.

des Alulus. Dès qu'il y a commencement de travail, il devient la propriété personnelle de celui qui l'occupe, et jusqu'après complet abandon par ce dernier. Jamais il ne se présente de contestations, et cela se conçoit, vu la faible densité de la population.

Les plantations sont fréquemment établies à flanc de

coteau ; leurs contours, presque toujours des lignes droites, présentent des figures géométriques simples : rectangles, triangles, trapèzes, suivant les mouvements du sol (1).

Comme on sait, la culture du sorgho domine toutes les autres, auprès des races du nord-est du Congo, reconnues généralement comme étant les plus pauvres, sinon les plus misérables. La création dans les parties les plus fertiles du terrain, dans le secteur de Mahagi, de plantations de manioc, de bananeraies et de palmeraies, augmenterait la richesse et le bien-être de la population, et la région deviendrait « pays de Cocagne » pour nègre, tout comme les territoires magnifiques des Mayogos, des Mabodus et des Madjos (Haut-Ituri et Bomokandi).

Suivant leur nature insouciante et leurs aspirations au « far-niente », les Alulus ne s'inquiètent pas de constituer des réserves. Leurs cultures ne sont généralement pas assez étendues suivant leurs besoins, et leurs provisions ne suffisent jamais pour atteindre, sans privations, la récolte suivante. Les leçons de l'expérience restent vaines, et les injonctions du Blanc sont superflues en présence de leur esprit borné, fataliste et têtu.

L'on imagine sans raisons qu'au Congo les travaux des champs soient plus pénibles que chez nous. Si nos courageux campagnards voyaient les Alulus à l'œuvre, ils sauraient ce que « travailler comme un nègre » veut dire. Le sol n'est ni fouillé, ni retourné ; d'une main les hommes empoignent successivement les herbes de la brousse, et de l'autre, armée d'une petite houe à manche court, ils en arrachent les racines. D'autres, munis d'une machette de forme spéciale, abattent

(1) Environ quinze hectares de manioc et trois de bananes ont été plantés, grâce à des essais précédents, autour de Mahagi par le détachement de la F. P. et les femmes de soldats. La plupart des chefs ont été invités à effectuer des essais chez eux, et je ne doute pas que peu à peu, la culture du manioc et des bananes ne soit préférée à toute autre.

les arbustes, ou dépouillent les arbres de leurs branches gênantes. Les femmes et les enfants mettent les herbes en tas et viennent y mettre le feu dès que le soleil les a séchées. Les arbustes et les branchages sont portés à la case, car le bois à brûler est fort rare.

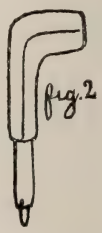
BÉTAIL DE MAHAGI. LE ZEBU.

Les semailles ne se font jamais à la volée. A l'aide de la houe, les hommes entaillent le sol par petites places, distribuées en quinconces et distantes de vingt en vingt centimètres à peu près. Les femmes et les enfants y placent trois ou quatre graines de sorgho, et referment le trou à la main. Lorsque les champs sont ensemencés, les Alulus ne s'en inquiètent plus, sauf lorsqu'il s'agit de maïs, d'élusine ou de patates douces. Quand la brousse menace trop manifeste-

ment d'étouffer les autres plantations, les femmes et les enfants sont chargés d'en effectuer le nettoyage sommaire.

Après la récolte, les champs sont abandonnés à la brousse envahissante, et le plus souvent redeviennent terrains vacants ou patûrages pour gros et petit bétail.

La houe des Alulus, dénommée « quère » (fig. 1), se compose d'un manche coudé, dont les branches ont une longueur de 35 à 40 centimètres, et d'une petite bèche de 10 centimètres de côté, terminée par une poignée en forme de tube pour recevoir le manche. Cette houe se retrouve chez toutes les populations situées dans le bassin de l'Uélé. La machette (fig. 2), appelée « adjère », consiste en un couteau dont la lame est à double tranchant et est large de trois doigts. A 18 centimètres du manche en bois très dur, la lame tourne à angle droit dans son plan et se termine en forme de hache. Cette machette est aussi une arme de guerre; elle se porte à la ceinture ou s'attache au poignet par une lanière fixée au manche. Les houes et les machettes sont achetées aux peuplades voisines et principalement aux Walendus. Ceux-ci, en échange, réclament du sel ou de la corde pour en confectionner des filets.



Auprès des Alulus, une houe vaut deux poules; cinq houes valent une chèvre.

Vannerie. — Tous les Alulus sont d'excellents vanniers. En fibres de papyrus, ils confectionnent des paniers à farine, des trémis, des filtres, des nattes et une sorte de « cabas » très utile comme porte-manger et porte-outils pour leurs voyages ou leurs déplacements. Ils font aussi des bonnets fort légers, de forme cylindrique et sans visière; artistement

ils façonnent des chapeaux à larges bords, souples et pratiques, imitant assez bien nos feutres mous et nos feutres fendus.

Avec des joncs ou du rotang, ils fabriquent des hottes, des paniers et des corbeilles offrant une grande solidité.

Dans les forêts de bambous qui couvrent les collines situées entre les cours du Niagaki et de son affluent le Namrodu, on rencontre plusieurs villages, dont la population s'occupe exclusivement de vannerie. On y achète d'énormes corbeilles en fibre de bambou, ayant plus d'un mètre de diamètre et offrant une solidité remarquable. Ces récipients sont destinés à recevoir les provisions de sorgho et de maïs.

Poterie. — Comme partout ailleurs au Congo, les vieilles femmes sont chargées de la confection des poteries. Elles sont assises aux environs de leur case, à l'ombre d'un figuier ou d'un tamarinier, comme il s'en trouve dans beaucoup de villages Alulus, ou simplement sous une fragile toiture édifiée pour la circonstance. Il ne faut pas, en effet, que le soleil produise une dessiccation trop rapide de la pâte d'argile. Les pauvres vieilles, toujours parées d'un tas de ferrailles et de colliers de perles, déformées, grimaçantes et drôles, opèrent avec gravité, flattées et toutes fières de l'intérêt que leur témoigne le Blanc, en observant leur importante occupation. Autour d'elles : des enfants du village assis ou vautrés sur le sol et quelques commères ; près d'elles, une jarre remplie d'eau, la pâte déjà préparée et disposée en tas, puis les instruments. Ce sont : une planchette en forme de coupe-papier et des éclats d'un vieux pot brisé. Pendant le travail, elles fument la pipe, et ne la déposent que pour exécuter les parties les plus délicates de l'œuvre.

Considérant la méthode toute primitive et les moyens plus que rudimentaires dont elles se servent, la confection des énormes jarres sphériques et des grands récipients à surfaces

rondes qui servent à puiser de l'eau ou à contenir les bières indigènes, constitue indiscutablement un travail d'art; et, sans avoir assisté à l'opération, on n'imagine pas les difficultés qu'elle présente, ni la patience et la délicatesse requises pour la mener à bonne fin.

Invariablement la pureté des lignes et des courbes est parfaite; les surfaces rondes paraissent exécutées au tour; la régularité des formes est irréprochable et le profil toujours agréablement conçu. Les dessins qui enjolivent l'extérieur des poteries, malgré leur grande simplicité, plaisent aux yeux et achèvent de donner aux produits une tournure élégante et harmonieuse.

Aux poteries, communément fabriquées chez toutes les populations du Congo et comprenant les jarres à eau dont le diamètre atteint parfois de 80 à 90 centimètres, les récipients en sphéroïdes aplatis, avec ou sans évasement ou rebord et servant aux usages les plus divers, les cuvettes ovales, les auges, les plats ronds, les assiettes profondes, les écuelles, etc., viennent s'ajouter les fourneaux de pipe assez semblables à ceux des pipes belges et hollandaises, mais dont les dimensions sont plus grandes.

Les Alulus ne connaissent pas le moyen de vernir les poteries. L'occasion s'étant offerte, et m'étant plu à leur exposer le procédé du sel pour obtenir le glacis au four, mes auditrices parurent peu intéressées et se montrèrent peu disposées à effectuer l'expérience : « A quoi cela sert-il? » me dirent-elles.

La cuisson se fait dans un four creusé le plus souvent dans une termitière abandonnée. Il consiste en un simple trou à peu près cubique, ouvert à la partie supérieure et d'un côté adjacent, celui du vent dominant. Les objets d'argile, préalablement rendus très secs, sont placés l'un dans l'autre et enveloppés d'herbes sèches. Ils sont ensuite placés au centre

du foyer et noyés dans le brasier qu'on y allume et que l'on entretient pendant douze heures. Les poteries ainsi obtenues sont très fragiles. On leur donne de l'élasticité en y faisant bouillir des liquides, ou simplement en les trempant dans de l'huile bouillante.

Corderie. — Pour parer à l'infécondité du sol, les habitants du Padjamu et du Ponièti achètent à leurs voisins, en échange de cordes et de filets pour la pêche et la chasse, les vivres nécessaires à leur subsistance. Ils retirent des fibres très résistantes d'une espèce d'aloès très répandu dans cette partie du territoire ; ils en fabriquent des cordes qu'il serait difficile de distinguer des produits analogues que nous trouvons dans le commerce en Europe. Les feuilles de ce cactée sont d'abord bouillies, puis séchées au soleil. On les écrase ensuite patiemment entre deux pierres, et les éléments textiles apparaissent blanchâtres parmi la bouillie verte. Après un lavage à grande eau, les fibres se trouvent séparées des résidus. On les expose alors à l'air et au soleil.

Les indigènes fabriquent la corde à peu près comme cela se pratique dans les corderies de la campagne flamande ; mais sans autre installation que les arbres rabougris du busch, tenant lieu de supports. Aussi, les filets des Alulus sont très semblables à nos filets, et leur confection est identique. Cependant, ils n'ont pour aiguille qu'une mince réglette de 15 centimètres environ, taillée en pointe d'un côté et fendue à l'autre bout pour recevoir le fil.

Un filet de chasse ordinaire a grande valeur dans la région de Mahagi. A l'échange, son prix varie entre cinq et dix chèvres, suivant sa longueur et la solidité des mailles. Chose étonnante, les Alulus, qui cultivent le chanvre de longue date, ne savent pas le profit qu'ils peuvent en tirer au point de vue de la fabrication de cordes. D'ailleurs, les propriétés textiles de cette plante restent ignorées parmi

toutes les populations que j'eus l'occasion d'observer pendant mon séjour au Congo.

Tannerie. — Dans la région de Mahagi, le tannage des peaux n'est pratiqué que par des Zanzibarites et quelques derviches établis près des villages de Tukenda, de Huma et

TAMBOURS ET TROMPES ALULUS.

d'Engelé, se livrant au commerce des peaux de chèvres. Le tan leur est fourni par un arbre dont le bois, d'un rouge-sang et très dur, sert aussi à produire la teinture connue sous le nom de « goulah », dont les populations primitives du bassin du Congo se couvrent les membres.

Les Alulus se contentent de sécher au soleil les peaux soigneusement dépouillées de leur graisse, et de les assouplir ensuite en les imprégnant d'huile.

Travail du bois. — Les indigènes du secteur n'ont pas

l'âme artiste, et leur habileté à tailler le bois est bien en rapport avec les moyens dont ils disposent et la difficulté qu'ils éprouvent à se procurer une matière première convenable. Ils parviennent néanmoins à façonner des tabourets et des escabeaux suivant des modèles fort jolis et très divers. Ils fabriquent avec une certaine perfection des assiettes, des plats, des cuvettes et des cuillères en bois. La rareté ou la mauvaise qualité du bois que l'on trouve près du rivage, et l'éloignement des belles forêts que l'on rencontre chez les Licotis, font que les Alulus ne disposent pas de pirogues suffisamment grandes pour chasser l'hippopotame, ni pour établir des communications rapides et directes entre les rives du lac. Leurs pirogues, très étroites et très légères, sont grossièrement taillées, n'offrent aucune stabilité et ne peuvent contenir que des charges très légères et peu volumineuses. Pour la contrebande ou pour les communications, les indigènes en sont réduits à faire le tour du lac, en se tenant à peu de distance du rivage.

Les pirogues du chef Tukenda accomplissaient le trajet vers Butiaba en deux journées.

F. Vocabulaire de mots usuels. Langue Alulu.

A

accompagner	*étchido*
acheter	*éniao*
affaire	*motembé*
aimer	*amare*
ainsi	*komèno*
allez	*wasili*
ami	*edjaré, gélé na*
animal	*lingo*
année	*oro, tego*
appeler	*ibino*
apporter	*mié*
arc	*atume, tole*
arbre	*iéni*
assiette	*tabo*
au-dessus	*emalu*

B

bananes (g^des^)	*goudji*
banane sucrée	*niabolo*
battre (se)	*aniédi*
bas	*gomé*
beaucoup	*didi*
bétail	*diale*
bière	*kongo*
bien (adv.)	*komèno*
biens (sub.)	*logno*
Blanc	*rhôti*
blanc	*motar*
blessure	*wankoma*
bon	*bère*
bonjour	*morembé*
bouteille	*opoko*
brousse	*giétine*

C

cailloux	*kili*
carquois	*tubu*
case	*óti*
casque	*gali*
cent (100)	*doke*
charge	*diéwor*
chaud	*amor, matsi*
chef (gr^d^)	*mokama*
chef (pet^t^)	*rwoot*
chèvre	*diéle*
chez moi	*tua*
chez vous	*tude*
chez eux	*tugi*
chien	*gwoke*
cinq	*abisi*
cinquante	*pirabisi*
compatriote	*seméki*
compter	*agwama*
concitoyen (m. vill.)	*ora*
conte	*chieni*
couteau	*pala*
coutelas	*moitche*
cuirasse	*adila*
chaise	*kome*

D

danser	*niéla-niéla*
débrousser	*fulufulu*
demander	*owatchi*
dent	*iéni*
dépasser	*akadé*
derrière	*kéra*
deux	*ario*

dieu	*djog*
dire	*ewatchu*
dix	*apare*
donner	*kélé*
dormir	*évudu*

E

eau	*pi*
écoutez	*ahundjo*
écraser	*agnona*
éléphant	*liètche*
élusine	*malu*
enfant	*niatini*
enfuir	*lenga lenga*
ensemble	*karachiéli*
entendre	*awundjo*
épouse	*dako*
étoffe	*bongo*

F

faible	*niètche*
farine	*mogo*
femme	*moni*
fer	*pala*
feu	*matchi*
fève	*ngoli*
filet	*jibé*
fini	*itumi*
flèche	*atero*
flûte (pet)	*pelu*
flûte (long.)	*agwara*
forêt	*gétine*
fort	*tèke*
fou	*abélu*
fusil	*atume, tutu*

G

garde-poignet	*kuba*
gens	*dano*
grand	*didi*
grenier	*déro*
guerre	*luine*

H

hache	*lei*
herbe	*lune*
hier	*lue*
homme	*chow*
houe	*quère*
huit	*abora*
hutte	*hott*

I

ici	*na éni*

J

jambe	*bota*

L

là	*kotcha*
là-bas	*nété*
lac	*name*
lance	*tone*
lapin	*afoyo*
léger	*iote*
légume	*oboko*
léopard	*nue*
lion	*omwore*
long	*madongo*
longtemps	*matchoni*
lune	*dwie*

M

machette	*adjère*
madrier	*iéne*
maïs	*agnoagi*
maître	*ajobi*
malade	*ayani*
maladie	*komélite*
manger	*etchano*
manioc	*angora*
marais	*djogo*
marcher	*whota-whota*

mari	*twa*
mauvais	*latchi*
même	*ana uône*
mes	*para*
millet	*landè*
moi	*ane*
moitié	*siéro*
morceau	*dugwé*
mort	*hêto*
moudre	*rego, ahone*

N

neuf	*abwène*
nom	*nengi*
non	*ngo*
nourriture	*tchame*
nous	*tchèke*

O

œufs	*tonge gweno*
où	*makani*
oui	*komèno*
ouvrage	*mokoro*
onze	*bolachièle*

P

pain	*kweni*
panier	*atuku*
patates	*kata*
parler	*ewatchu*
perles	*tego*
petit	*manoki*
peu	*nue*
peu importe	*molembé-mokombé*
pierre	*kili*
pintade	*awenda*
pipe	*aguru*
pique	*tohle*
pirogue	*yei*
planter	*gédi*
pluie	*kote*
poisson	*samaga*
porter	*yeya*
porteurs	*dano pa sanduku*
poule	*gweno*
poutre	*mabore*
prendre	*emaki*
prenez	*maki*

Q

quarante	*bolauwen*
quatre	*anwen*
quatre-vingt	*bolabora*
quoi	*anedi*

R

regarder	*énèno*
remède	*djokè*
rire	*kaségo*
rivière	*pi*
rouge	*adawa*
ruisseau	*wankulu*

S

sandales	*wara*
sauterelles	*wanionio*
sel	*kado*
sentier	*wangayu*
sésame	*landè*
soldat	*mundu*
soleil	*tsengé*
sommeil	*niendo*
songoléa	*okodo*
sorgho	*ketsi*

T

tabac	*taba*
terre	*n'gomé*
tous	*tchèketchèk*
travailler	*mokoro*
trois	*adèke*
trou	*ombrouro*
tuer	*hetodano*
turcs	*biriki*

U		vierge	*poli egnotombè*
		vieux	*dano matchoni*
un	*achièle*	village	*patsu*
un par un	*acheracher*	vite	*piopio*
		vôtre	*peri*
V		vous	*wune*
		vrai	*adanda*
venez	*bino*		

Système de Numération.

1	achièle	17	bola-wi-abiro	50	bolabisi
2	ario	18	bola-wi-abora	60	bolasièle
3	adèke	19	bola-wi-abgwen	70	bolabiro
4	auwen	20	bolario	80	bolabora
5	abisi	21	bolario-wi-achièle	90	bolaugwen
6	asièle	22	bolario-wi-ario	100	dake
7	abiro	23	bolario-wi-adèke	101	dake-wi-achièle
8	abora				
9	abgwen	30	boladèke	200	dake-ario
10	bola	31	boladèke-wi-achièle	300	dakadèke
11	bola-wi-achièle	32	boladèke-wi-ario	400	dakauwen
12	bola-wi-ario	33	boladèke-wi-adèke		
13	bola-wi-adèke			1000	dakapare
14	bola-wi-auwen	40	bolauwen	2000	dakaparario
15	bola-wi-abisi	41	bolauwen-wi-achièle	3000	dakaparadèke
16	bola-wi-asiéle	42	bolauwen-wi-ario		etc.

LES PYGMÉES DU HAUT-ITURI

La population naine que Stanley rencontra, lors de sa fameuse et dramatique traversée de la forêt de l'Aruwimi, est l'une des plus intéressantes de l'Afrique Centrale. Bien que la région ethnographique n'en soit pas naturellement définie, elle vit de préférence dans la forêt qui se développe sur les deux rives du Haut-Ituri, entre Mawambi et Irumu, et à l'ouest de Mahagi. Cette immense forêt vierge, étonnamment riche en gibier, en ivoire et en caoutchouc, et dont les ruisseaux roulent de l'or, abrite aussi les okapis dans ses marécages.

Les pygmées vivent par groupes, d'une centaine au plus, et dans la plus complète communauté. Ils n'ont pas de villages, étant essentiellement nomades; à peine un campement dont les abris sont faits de feuilles et de joncs, de forme hémisphérique, hauts tout au plus de $1^{m}.20$. Ces abris sont disposés en cercle, sous les arbres, dont les hautes cimes constituent un dôme protecteur contre les fortes intempéries et la lumière trop vive, autour d'une place hâtivement déblayée, dont la grandeur rappelle l'arène d'un cirque.

Les Mambutis (1) (c'est ainsi qu'ils se nomment dans le Haut-Ituri), errent et campent au hasard de la chasse, insouciants de l'abri de la veille et sans projet pour celui du

(1) On les désigne dans l'Uelé sous le nom de « Tiketiks ».

lendemain. La chasse, qui se fait en commun, rappelle la chasse à courre. Infatigables dans la forêt vierge impénétrable aux autres, ils suivent le gibier à la piste. L'arc et la flèche dans la main gauche toujours prête, ils bondissent au-dessus des réseaux de lianes et des obstacles de toute nature

UN COUPLE MAMBUTI (PYGMÉES).

qui se présentent au milieu de cette végétation luxuriante, écartent du bras droit les feuillages, ou saisissent au bond une branche opportune, pour mieux franchir un tronc d'arbre, un ruisseau quelconque. Le produit de leur chasse, presque toujours très fructueuse, se compose surtout de cochons sauvages et d'antilopes de toute espèce. Certains postes, tels que ceux de Mawambi et de Nepoko, sont fournis presque journellement de gibier par des Mambutis, désireux

de quelques perles, d'un morceau d'étoffe ou d'une poignée de cauris.

Le Mambuti est brun clair et très velu. Sa taille varie de $1^{m}.20$ à $1^{m}.40$; la figure paraît intelligente, les yeux sont vifs, le nez est à faces planes. Il porte généralement la moustache, presque toujours la barbe, mais aucun tatouage. Les membres sont très musclés, le torse long, les jambes robustes et courtes. Dans les lèvres, à des distances égales, il passe quatre petits anneaux en fil de cuivre fort mince, et dans le lobe de l'oreille un fil portant un cauri fixé sur des poils de cochon sauvage, disposés en forme d'astérie. Le sommet du crâne est orné d'une touffe de poils de sanglier, diversement ornée de perles. Souvent, au cou des femmes, on retrouve le collier en fer forgé et en forme de fer à cheval qui distingue les populations Walesé; mais, ainsi que tous leurs autres ornements en métal travaillé, c'est un produit de vol ou de guerre. Le Mambuti ne connaît pas le travail des métaux: ses flèches sont des joncs minces dont la pointe est durcie au feu. Il n'a ni lance ni pique, et son couteau est un objet volé. Un arc et quelques flèches, voilà toutes ses armes; mais il s'en sert avec une sûreté et une adresse remarquables. Embusqué sous le taillis, invisible, il décoche la flèche et frappe sa victime sans que celle-ci puisse l'apercevoir. Les populations indigènes le craignent et le haïssent; elles expriment toute leur antipathie en le mettant au rang des bêtes de la forêt : « niama na poli ».

Toujours au régime de la viande, le Mambuti apprécie beaucoup les légumes et surtout les bananes. N'ayant pas de cultures, il opère des razzias chez les populations auprès desquelles le hasard le mène ; à moins que celles-ci ne se laissent volontairement taxer, pour échapper à des représailles ou à la destruction de leurs bananeraies. Parfois, il s'établit une sorte de pacte entre la population indigène et

les pygmées; ceux-ci accomplissent quelques corvées, en échange desquelles les autres fournissent des légumes. C'est le cas du village de Yuma, Djapanda, à quinze heures de marche d'Irumu, où j'ai pu visiter le campement Mambuti, suivre — autant qu'il est possible pour un Européen — une chasse, et assister à la préparation du repas. Tout récemment, le chef de ces pygmées, Mamukandi, entièrement dévoué au « mongwana (1) » Yuma, fit preuve d'une grande fidélité à l'État Indépendant du Congo, en arrêtant deux chefs Mambutis qui avaient mis une caravane en déroute et enlevé les charges. Il fit restituer les colis, et confia les coupables à Yuma pour être remis au Blanc de Boula-Matari.

En général, les pygmées chassés des plantations des mongwanas, leur vouent une haine mortelle; il est dangereux, même pour un nyampara (2), de s'aventurer dans la forêt sans un fusil au sans escorte.

*
* *

Le Mambuti, chasseur intrépide et adroit, est surtout un merveilleux danseur. C'est avec une réelle surprise que j'ai admiré leurs danses dans diverses occasions de rencontre, aux villages des bords de l'Ituri et dans les montagnes de Kilo.

Étant allé camper certain soir dans le village d'Ekwanga, sur l'ancienne route vers Kilo, le chef Salambongo vint me trouver de la part de Mambutis, demandant pour eux l'autorisation de danser, et d'obtenir de la sorte des naturels du village des légumes et des bananes.

Encouragés par une distribution à la ronde de sel, ils

(1) Mongwana, en langue swahili, signifie « homme libre ». En fait, ce sont les arabisés, généralement d'origine Bakusu, du Maniéma.

(2) Nyampara en swahili signifie capita.

firent durer la danse pendant toute la nuit, sous un clair de lune impressionnant, à deux pas des rapides, dont la sauvage mélopée accompagnait les chants et le bruit des tambours.

D'abord une danse banale, dans le genre de la plupart des danses indigènes, en serpentine ou en cercle, espèce de

FEMMES MAMBUTIS (PYGMÉES).

farandole autour des joueurs de gong accroupis, ordinairement les plus vieux de la bande. Toutefois, la danse était plus vive, plus nerveuse, plus contorsionnée, plus bizarre par les attitudes comiques et acrobatiques des gnomes barbus et de leurs femmes vieilles et déformées.

Après quelques instants de repos, les Mambutis formèrent un grand cercle, puis une vieille armée d'un coutelas s'avança vers le centre, y creusa un trou et planta son arme

en terre. Deux nains vinrent ensuite, et, au bruit des « ha-hihi-hoho » chantés par tout ce petit monde et des battements rythmés des mains, entamèrent une danse vraiment surprenante, qui me permit de constater que maintes figures chorégraphiques de la danse noble n'ont aucun secret pour les « Niebelungen » du Haut-Ituri ; toutefois, ils y ajoutent une nervosité brutale et une agilité bien en harmonie avec l'étrangeté des lieux et du décor.

Soudain les tambours s'arrêtent ; les danseurs ont aperçu le creux ; ils s'y dirigent avec précaution. Y aurait-il un trésor ? Personne ne les suit ?... Personne ne les voit ?... Ils sont inquiets. Après une mimique mouvementée, ils arrivent près du trou, et, pour mieux voir, ils s'y agenouillent. Alors seulement chacun d'eux remarque la présence de l'autre ; ils voient aussi le couteau et conçoivent la même pensée homicide. Ils sont face à face et, s'imaginant être seul à distinguer le poignard, chacun avance la main pour s'en saisir. Mais les mains se rencontrent. Ils les retirent avec effroi et se livrent à une nouvelle mimique cherchant à inspirer confiance au fâcheux voisin et vantant, probablement, la beauté ou la richesse du trésor. Mais l'un baissant la tête pour examiner la trouvaille de plus près, son adversaire saisit le poignard et frappe... mais son bras est arrêté et une lutte s'engage. Bientôt un nain reste étendu et l'autre se relève lentement, saisi d'horreur. Il se précipite vers le trou ; le trésor a disparu. Il gratte et creuse le sol : rien n'apparaît. Alors les chants et les tambours reprennent, et l'assassin exécute autour de sa victime une danse mimée très expressive, figurant, j'imagine, la douleur ou le remords.

Plusieurs danses suivirent encore, non moins pourvues d'originalité et d'intérêt, et accusant un talent chorégraphique consommé. Pour les Mambutis, la pantomime et la danse sont très étroitement unies ; ils se livrent avec ferveur,

en artistes, à l'une et l'autre pour se délasser de la chasse et pour charmer leur existence errante.

Les Mambutis ne sont encore soumis à aucune imposition de la part de l'Etat ; il serait d'ailleurs chimérique de vouloir contraindre ces populations à un travail quelconque, ou seulement de leur faire reconnaître l'autorité de l'Etat. Confiants dans le « Blanc », dont ils n'ont pas à se plaindre, ils laissent passer ses caravanes par les sentiers de la forêt. Lorsqu'ils tuent, c'est pour se venger ou pour piller. Les Mambutis ne sont pas anthropophages.

Il existe encore quelques populations de petite taille dans les forêts de l'Etat Indépendant : les Batwas, entre le poste de Walikalé, le Kivu et le lac Albert-Edouard ; les Manyengas et les Mabilas au nord de Walikalé et le poste de Kilimamensa. Elles ont quelque parenté avec les Mambutis et possèdent comme eux des caractères physiques aussi remarquables.

Pendant mon séjour à Irumu, le colonel anglais Harrison, effectuant une promenade dans le Haut-Ituri, parvint à gagner la confiance d'une tribu de Mambutis. De concert avec eux, il se livra pendant environ huit jours à la chasse à l'okapi, entre Mayalibu et Kavali, au S.-E. d'Irumu. Il quitta le chef-lieu du Haut-Ituri accompagné volontairement de deux couples de pygmées que j'eus le plaisir de recruter et de lui confier, et qu'il se proposait d'emmener à Londres.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS 5

CHAPITRE Ier.—*Renseignements géographiques et ethnographiques généraux* 6

Villages alulus. — *A.* Village alulu type 14

B. Type de village de chef Alulu 15

Occupation principale de la population 16

Immigration 17

Parenté avec les tribus voisines 18

Etat physiologique et mental 19

CHAPITRE II. — *Vie matérielle :*

A. *Soins donnés au corps et exercices corporels.*

Soins de propreté. 20

Coiffure 22

Ongles. 24

Sommeil 24

Exercices corporels 24

Portage 25

B. *Alimentation.* — Espèce de nourriture 25

Façon de se procurer du feu 28

Préparation culinaire. 30

Excitants 34

Boissons 36

Anthropophagie. 38

Conservation des aliments 39

C. *Vêtements* 40

Tatouages 43

D. *Habitation* 49
Construction. 52
Objets meublants 60

E. *Moyens d'existence, métiers, occupations* 63
Armes. 70
La pêche. 73
Agriculture 76
Vannerie 80
Poterie 81
Corderie 83
Tannerie 84
Travail du bois. 84

F. *Vocabulaire de mots usuels.* — Langue alulu. 86
Système de numération. 89

Les Pygmées du Haut-Ituri. 91

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DT
665
M34D45

Demuenynck, A.
Au pays de Mahagi

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 27 24 01 013 0